

Expliquer, interpréter, comprendre : le paysage épistémologique des sciences sociales

SCHURMANS, Marie-Noëlle

Abstract

Ce Carnet a pour objectif de faire le point sur les fondements épistémologiques des différentes démarches de recherche en sciences sociales. Il apporte les éléments réflexifs permettant au chercheur de guider son action et d'exposer le bien-fondé du processus pratique qu'il met en œuvre. Il vise également à permettre aux étudiants de situer d'un point de vue critique et comparatif les différents travaux auxquels ils sont confrontés. Un premier chapitre est centré sur l'examen de la posture explicative, en ce qu'elle fonde les caractéristiques de la raison expérimentale en sciences sociales. L'auteur développe, dans le deuxième chapitre, l'émergence et les caractéristiques de la posture interprétative, issue du questionnement concernant la spécificité de l'humain. Ces présentations s'ouvrent - troisième chapitre - sur une redéfinition du projet des sciences sociales : la compréhension. Professeure dans le domaine de la sociologie de la connaissance, Marie-Noëlle Schurmans y conduit des recherches sur la construction sociale des sentiments, et prépare actuellement un livre sur les jugements [...]

Reference

SCHURMANS, Marie-Noëlle. *Expliquer, interpréter, comprendre : le paysage épistémologique des sciences sociales*. 2e édition. Genève : Université de Genève, FPSE, 2011, 92 p.

Available at:

<http://archive-ouverte.unige.ch/unige:21879>

Disclaimer: layout of this document may differ from the published version.



UNIVERSITÉ
DE GENÈVE

Expliquer, interpréter, comprendre

Le paysage épistémologique des sciences sociales

Marie-Noëlle Schurmans

UNIVERSITE DE GENEVE
FACULTE DE PSYCHOLOGIE
ET DES SCIENCES DE L'EDUCATION

UNIVERSITE DE GENEVE
FACULTE DE PSYCHOLOGIE
ET DES SCIENCES DE L'EDUCATION

Collection Carnets des sciences de l'éducation

Réalisation : Groupe Publication

Maryvonne Charmillot & Nadine Fink (responsables)
Ecaterina Bulea, Caroline Dayer, Marion Dutrevis,
Mathilde Freymond, Roxane Gagnon, Frédérique
Giuliani, Myriam Gremion, Katia Lehraus, Leïla Louca.

Pour information et commandes, s'adresser à :

Leïla Louca
Université de Genève, FPSE, Publications
40, Bd du Pont-d'Arve, CH – 1211 Genève 4
Tél. : (+41) 22 379 96 72 / Fax : (+41) 22 379 98 54
Email : publications-ssed-infos@unige.ch

Catalogue et commandes sur internet :

<http://www.unige.ch/fapse/publications-ssed>

ISBN : 2-940195-32-3

EAN : 9782940195329

© 2006 Carnets des sciences de l'éducation

2^e édition 2011

UNIVERSITE DE GENEVE
FACULTE DE PSYCHOLOGIE
ET DES SCIENCES DE L'EDUCATION

Expliquer, interpréter, comprendre
Le paysage épistémologique
des sciences sociales

Marie-Noëlle Schurmans

Carnets des sciences de l'éducation
2011 – 2^e édition

Table des matières

Introduction	5
I. Emergence et caractéristiques de la posture explicative	9
II. Emergence et caractéristiques de la posture interprétative	31
III. La compréhension : un troisième espace de pensée et de pratique	69
Ouverture	85
Bibliographie	89

MARIE-NOËLLE SCHURMANS

EXPLIQUER, INTERPRÉTER, COMPRENDRE

INTRODUCTION

Nous sommes, pour la plupart d'entre nous, socialisés dans la logique de la recherche explicative classique...

Ce qui signifie que les études en sciences sociales, dans lesquelles avons été – ou sommes – engagés, contribuent à nous inscrire dans une culture disciplinaire particulière ; que cette culture a une histoire ; et que cette histoire prend racine dans le projet positiviste.

Les enseignements de méthodologie, qui prédominent toujours aujourd'hui dans les programmes de formation à la recherche, restent en effet très largement marqués par les normes d'objectivisme, d'empirisme et de quantitativisme. Et rares sont les enseignements d'épistémologie qui prennent pour objet l'examen critique de cette option, qui envisagent ses avantages et ses limites, et qui développent l'examen parallèle d'une perspective *autre* – celle de la recherche compréhensive –, en ce qu'elle a de semblable et de contradictoire, de divergent ou de complémentaire. En ce qu'elle permet aussi – surtout –

MARIE-NOËLLE SCHURMANS

de formuler différemment le projet des sciences de l'humain, en offrant à l'explication une place redéfinie.

Dans les manuels également, les références à la recherche compréhensive existent, mais restent floues. Elles se trouvent souvent limitées à une perspective antagoniste au statut scientifique douteux. Elles sont souvent rabattues à l'usage des techniques méthodologiques dites qualitatives. Elles dessinent au mieux une alternative possible, sans que soient précisés les fondements épistémologiques qui sous-tendent le projet compréhensif.

Ce *Carnet* a donc pour objectif d'identifier la posture que le chercheur adopte pour guider son action, et dont la clarification permet d'exposer le bien-fondé du processus pratique qu'il met en œuvre. La posture compréhensive cependant ne peut être saisie en dehors d'une approche plus générale des conceptions de la démarche scientifique. Le premier chapitre abordera dès lors l'émergence de la posture explicative, en ce qu'elle fonde les caractéristiques de la raison expérimentale en sciences sociales. Cet exposé servira à montrer, dans le deuxième chapitre, comment ces caractéristiques entraînent un questionnement sur lequel se fonde la raison interprétative, au cours du processus d'émergence de la posture compréhensive. Je préciserai alors, dans le dernier chapitre, une conception de la compréhension qui permette aux chercheurs adoptant cette perspective de justifier leur démarche et de fonder leurs options méthodologiques.

Relevons déjà que cette conception va à l'encontre des cloisonnements disciplinaires qui, dans l'héritage d'une tradition classificatoire, ont œuvré à la distinction des différentes dimensions qui collaborent à la construction d'un savoir sur l'humain. Cette remise en question des cloisonnements me semble en effet solidaire de la posture compréhensive ; ce qui souligne une fois encore combien celle-ci repose sur une perspective, dans le sens d'une façon de penser l'objet et d'élaborer une démarche d'investigation correspondante, et non exclusivement sur un ensemble de procédures techniques. Cette perspective est traversante : elle concerne les sciences de l'éducation tout autant que la sociologie, l'ethnologie ou la psychologie... C'est-à-dire l'ensemble des disciplines qui se sont concentrées, parfois de manière très pointue, sur certaines des modalités dont les humains construisent, dans la diversité, un rapport au monde indissociablement physique, psychique, social, matériel, idéal.

Nous allons donc entrer dans un univers de points de vue contrastés et conflictuels, dans lequel « les compréhensifs » s'attribuent parfois le rôle de pionniers incompris face à l'orthodoxie en place, et dans lequel « les explicatifs » se perçoivent parfois comme les gardiens du temple, en oubliant les luttes qui furent les leurs au cours de l'Histoire, tout comme la créativité dont ils firent preuve. Un univers où il semble souvent que nous ayons à nous inscrire dans un camp *contre* l'autre, ou encore à affirmer une position de compromis affable, selon laquelle il y a place pour tous, la diversité des

MARIE-NOËLLE SCHURMANS

démarches contribuant *in fine* à apporter, chacune, une part de connaissances complémentaires.

On verra cependant que la perspective adoptée est exigeante et ne ressemble en rien à une logique de compromis. Que la conception de la compréhension que je présenterai – largement référée aux développements de K. O. Apel (2000) – critique le face à face antagoniste entre explication et compréhension¹. Et que l'option défendue cherche à éclairer *un troisième espace* de pensée et de pratique au sein duquel se trouvent redéfinies les acceptions les plus fréquentes des ambitions explicatives et compréhensives. – *D'où vient donc ce conflit initial et en quoi consistent ces acceptions fréquentes ?* – telle est la question à laquelle ce Carnet cherche à répondre.

¹ Apel (p. 11) attribue à Droysen (1858) la paternité de la distinction terminologique entre *expliquer* et *comprendre*, en ce qu'elle est « utilisée pour fonder méthodologiquement les sciences historiques et les distinguer des sciences naturelles (ou, plus précisément, de la physique mathématique). »

CHAPITRE 1

ÉMERGENCE ET CARACTÉRISTIQUES DE LA POSTURE EXPLICATIVE

Il convient, pour en venir à l'émergence de la démarche compréhensive en sciences socio-humaines, d'ouvrir notre imaginaire sur la révolution que constitue l'émergence de la démarche explicative. Faisons place à quelques points de repère...

Je les ferai commencer en Grèce, au VII^e siècle avant notre ère, en pensant à Thalès, qui annonce l'émergence de l'explication rationnelle et de la prévisibilité. Par l'observation et le calcul, Thalès en effet anticipe pour la première fois une éclipse, celle de 585 A.C. Sa démarche pourrait aujourd'hui nous sembler bien banale. Elle exprime pourtant, en même temps, l'émergence d'une rupture par rapport aux explications théologiques dominantes, l'idée de l'accessibilité des phénomènes naturels à la connaissance humaine, et l'ambition de contrôle des hommes sur la nature.

MARIE-NOËLLE SCHURMANS

Nous sommes pourtant encore bien loin de Copernic, Giordano Bruno et Galilée... et l'histoire est longue qui verra se confirmer cette rupture, cette idée, cette ambition. Les travaux précurseurs du premier seront très efficacement mis à l'index ; le deuxième sera brûlé vif ; et le troisième, condamné, pour les huit dernières années de sa vie, à la résidence surveillée. Qu'ont-ils de commun ? Tous trois, comme l'avait fait Thalès, tournent leur regard vers le ciel. Et tous trois se confrontent à la distinction entre philosophie naturelle et théologie naturelle. Parmi eux, Galilée (1564-1642) restera le plus célèbre : l'expression *esprit galiléen* devient synonyme de celle de *raison expérimentale* !

Galilée, en effet, quitte une formation en médecine, souhaitée par son père, pour des études de mathématiques. Fasciné par le calcul et la mesure, sa silhouette se détache sur la tour de Pise, d'où il procède à des expériences sur la chute des corps pour formuler la loi de la gravitation. Il est bien sûr au fait de l'opposition du modèle copernicien (la terre tourne autour du soleil) au modèle ptoléméen (la terre est au centre de l'univers), mais tout autant à celui du danger qui consiste à s'opposer au dogme chrétien... Il tergiverse, enseigne à ses étudiants le modèle ptoléméen, tout en poursuivant ses recherches encouragées par la famille des Medici. Il construit des outils techniques et méthodologiques nécessaires à l'amplification de l'observation, tels que des lunettes d'astronomie, un compas règle à calcul, un thermoscope, un microscope ; il se base sur les indices

fournis par le flux et le reflux des marées ; il étudie le mouvement ; découvre les satellites de Jupiter, les phases de Vénus, les taches solaires... Et... il ne peut s'empêcher de provoquer : le message céleste, affirme-t-il, n'est pas la voix de Dieu ! Déclaration blasphématoire bien sûr, mais il évite le pire malgré l'hostilité du conformisme religieux. Les jésuites en effet sont intéressés par ses travaux et, surtout, le pape Urbain VIII est un homme éclairé qui va le charger d'une mission. Galilée doit rédiger en parallèle les deux thèses contradictoires, afin de faire coexister pensée théologique et philosophie naturelle. Mais, dans ses écrits, Galilée le provocateur – qui va jusqu'à mettre en scène Urbain VIII sous les traits d'un personnage prénommé Simplicio (équivalent de « Simplet » !) pour personnifier un représentant naïf du point de vue aristotélicien – ne veut plus taire ses convictions : non, l'Écriture Sainte ne permet pas de *prédications* dans le domaine des phénomènes physiques. C'en est trop, et il est condamné par le Saint Office...

Que retenir de ce bref excursus ? L'esprit rebelle, bien sûr, qui s'oppose à la conformité d'une pensée dominante cherchant à l'étouffer, et la notion d'un contexte idéal nécessaire à la potentialité d'émergence et à la diffusion d'une pensée divergente. Mais aussi : l'idée de contredire rationnellement une théorie préexistante ; les principes de l'observation et de la mesure ; la construction d'outils méthodologiques ; la sélection d'indices mesurables qui sont révélateurs des phénomènes étudiés ; la logique de l'expérimentation ; et la mise en

œuvre d'une rupture épistémologique fondée sur l'affirmation de la causalité naturelle des phénomènes naturels articulée à la critique de la pensée théologique. S'affirme, par conséquent, *l'existence d'un ordre, accessible à la connaissance rationnelle et susceptible d'être exprimé par des lois*. Ainsi que la possibilité dès lors, pour les humains et sur cette base, de prévoir ce qui advient dans leur environnement physique.

Les travaux de Bacon, contemporain de Galilée, mais aussi ceux de Descartes, Newton, Locke, Hume ou Kant, parmi d'autres, vont participer à la constitution et à la diffusion de cette *nouvelle philosophie* qui s'étoffe du XVI^e au XVIII^e siècle. Mais il convient ici de s'arrêter à Comte (1798-1857), dont le nom est lié – *via* la construction du positivisme – à l'intégration de l'ensemble de ces idées et principes *dans le domaine des sciences sociales*. La philosophie positive d'Auguste Comte peut être très brièvement approchée en référence à trois thèses articulées. La première est exprimée par sa « Loi des trois états » selon laquelle, *suivant une logique évolutionniste*, les sociétés humaines se développent en passant par trois modalités hiérarchisées d'appréhension de leur environnement. *L'état théologique* implique que les humains imputent les phénomènes naturels qu'ils observent à l'action d'agents surnaturels – les dieux (ou Dieu) – dotés d'intentionnalité. *L'état métaphysique* lui succède, et correspond à un progrès : le divin est remplacé par des entités ou des forces abstraites ; c'est ce que

EXPLIQUER, INTERPRÉTER, COMPRENDRE

traduisent par exemple des expressions telles que « c'est la nature des choses », ou ce que l'on retrouve dans les formulations qui personnifient le social (« la société veut que... »).

Ces deux premiers états relèvent de ce que l'on peut considérer comme des *approches communicationnelles* de la nature, fondées sur l'idée que nous aurions à déchiffrer et à interpréter – en termes théologiques ou métaphysiques – les signes qu'elle exprime. *L'état positif*, quant à lui, va rompre avec ce type d'approche pour engager *une posture objectivante* des sciences de la nature. Correspondant, d'après Comte, à une phase supérieure du développement de la pensée humaine, l'état positif *récuse donc l'idée d'une intentionnalité qui serait externe à l'action des phénomènes naturels les uns sur les autres ; et il récuse également toute préoccupation liée aux notions de cause première et de cause finale de l'univers*. Considérant en effet que la notion même de cause présente une connotation métaphysique, le positivisme comtien ira jusqu'à renoncer à expliquer causalement, et s'attribuera le projet exclusif de décrire et de prédire. *La connaissance scientifique, selon ce point de vue, porte donc sur des relations entre phénomènes, moyennant l'observation d'enchaînements réguliers*. On peut cependant traduire cette idée par celle de *causalité* si l'on conçoit celle-ci sous l'angle d'un effet : *un événement x occasionne l'avènement d'un événement y* . C'est ce que fera Durkheim, par exemple, qui revendiquera clairement l'explication causale.

La première thèse comtienne s'ouvre sur la **deuxième**, relative à la **prévision rationnelle**. En effet, **le repérage des régularités permet la formulation de lois qui constituent un corps de connaissances permettant d'anticiper les événements à venir**. Il faut *voir pour prévoir*, dira Comte, étudier ce qui est afin d'en conclure ce qui sera. Et cette thèse s'ouvre à son tour sur la **troisième**, qui attribue à la connaissance le statut de **fondement rationnel pour l'action des hommes sur leur environnement** : d'après Comte, s'il y a science, il y a prévoyance, et cette prévoyance permet l'action. **Les connaissances sont dès lors applicables**, et l'idéal comtien de coopération entre théorie et pratique – entre sciences fondamentales et sciences appliquées – est bien traduit par la connotation normative contenue dans l'expression *positivisme* : cette connotation exprime un programme de **contrôle des événements du monde, et un optimisme associé à l'idée de progrès du savoir**.

Les développements comtiens ne dérogent nullement à l'esprit galiléen que j'ai caractérisé plus haut, mais le renforcent, et le précisent. Ils lui ajoutent aussi trois aspects fondamentaux qui importent à mon propos. D'une part, ils désignent plus clairement les obstacles qui s'opposent à la connaissance savante : il ne s'agit plus seulement des dogmes théologiques, mais également de l'ensemble des discours explicatifs que forgent les humains *en dehors de l'état positif*. La démarche de *rupture épistémologique*, engagée par la philosophie naturelle, va donc s'étoffer. D'autre part, avec l'idée de

EXPLIQUER, INTERPRÉTER, COMPRENDRE

prévisibilité et d'action, ils thématisent fortement la notion de *finalité de contrôle* de la connaissance scientifique ; j'y reviendrai en référence à Apel, dans le troisième chapitre. Ils **élargissent enfin la conception de l'objet des connaissances scientifiques** au delà de l'étude des phénomènes naturels, c'est-à-dire à celle des phénomènes sociaux.

Comte en effet va désigner par *physique sociale*

la science qui a pour objet propre l'étude des phénomènes sociaux, considérés *dans le même esprit* que les phénomènes physiques, chimiques et physiologiques, c'est-à-dire comme assujettis à des lois naturelles invariables dont la découverte est le but spécial des recherches (Comte, 1825, in Petit, 1995, p. 50 ; je souligne).

Et cet esprit est bien celui qui consiste à se dégager des réflexions antérieures à la philosophie positive, à faire de l'observation le fondement de toute démarche scientifique, et à dégager des lois susceptibles de permettre la prévision rationnelle ainsi que l'orientation de l'action. C'est Durkheim qui développera le plus fermement cette argumentation, prônant pour la sociologie le statut de science positive, distincte et autonome (Durkheim, 1963). Et Durkheim, dans sa logique fondatrice et programmatique, va également aller dans le sens de la rupture épistémologique, en désignant *ce contre quoi* la méthode scientifique doit – selon lui – se prémunir : imaginations et/ou préjugés. Il va donc critiquer sévèrement ceux qui, prenant pour objets d'étude idées,

MARIE-NOËLLE SCHURMANS

vues de l'esprit, ou représentations, restent « dans l'idéologie » (p. 20), condamner *la méthode introspective des spiritualistes*, et prôner l'unité de la science. Selon Berthelot (1988 ; 1989 ; 1995), les travaux de Durkheim expriment ainsi :

une ligne épistémologique de construction d'application du rationalisme expérimental à la sociologie, et engageant, après les prémisses de l'identification de l'objet et de l'affirmation du principe d'objectivité, le déploiement du vecteur : définition, classification, explication, preuve (Berthelot, 1995, p. 392).

Et, toujours d'après Berthelot, cette ligne se double du souci de montrer « la capacité du rationalisme expérimental, non seulement à connaître les choses, mais à agir sur elles » (p. 392). Pour Durkheim en effet, l'objectif consiste à :

étendre à la conduite humaine le rationalisme scientifique, en faisant voir que, considérée dans le passé, elle est réductible à des rapports de cause à effets qu'une opération non moins rationnelle peut transformer ensuite en règles d'action pour l'avenir (Durkheim, 1963, p. IX).

Ce bref détour par l'Histoire de la genèse de l'objectivisme permet de rassembler quelques premiers éléments de conclusion portant sur *l'ambition explicative des sciences*. D'une part, la posture objectivante des sciences de la nature, qui prédomine à partir des Lumières, s'est constituée en opposition avec la posture

EXPLIQUER, INTERPRÉTER, COMPRENDRE

communicationnelle – et donc interprétative – de la nature. D'autre part, les sciences sociales se construisent à l'intérieur de la logique des sciences de la nature, en s'adossant au positivisme. Ce positivisme revendique donc l'unité de la science, c'est-à-dire qu'il relève d'une *conception moniste* de l'activité scientifique, conception fondée sur la posture objectivante. Cette conception rejette, par conséquence, également la posture communicationnelle du cadre des sciences sociales, c'est-à-dire qu'elle réfute la possibilité de constituer en objet d'étude tout ce qui appartient au domaine des idées, tels que sentiments, intentions, ou opinions.

Un tel projet scientifique se voit, en outre (à l'exception des propositions strictement comtiennes), ciblé sur l'étude des relations de causalité, c'est-à-dire l'observation des enchaînements de cause à effet. Il repose, en ce sens, sur une philosophie de l'ordre : les événements naturels et sociaux n'adviennent pas de façon aléatoire mais sont le produit de déterminations. La perspective déterministe ainsi préconisée permet d'identifier progressivement les lois de fonctionnement de la nature et du social. Et cette connaissance permet à son tour de prévoir, ainsi que d'agir rationnellement sur l'environnement naturel et social afin de l'organiser et d'en contrôler les désordres potentiels.

Qu'est devenu ce projet aujourd'hui ? Quelles sont les critiques qui lui furent adressées, et y a-t-il répondu ?

A-t-il intégré d'autres formes d'explication que celui de cause à effet ?

La première question majeure qui s'est posée à l'adoption de la logique des sciences naturelles par les sciences humaines et sociales concerne le fait que, dans l'étude de la nature – dont la physique constitue le paradigme –, certains phénomènes, fondamentaux dans la mesure où ils en conditionnent d'autres, peuvent être isolés ; cette démarche en revanche est sujette à caution dans le domaine de l'humain. Face aux critiques qui furent faites à l'ambition, notamment durkheimienne, de déceler pour un effet, une cause, et de rester au plus près de la logique des sciences naturelles, le modèle explicatif s'est donc interrogé et enrichi.

Ce n'est pas le lieu ici de tenter un panorama des différentes façons dont la conception objectiviste a cherché à dépasser cette difficulté (notamment à travers le renouvellement du positivisme proposé par le Cercle de Vienne). On trouvera, concernant cette question, de puissants éclairages dans le très bel ouvrage dirigé par Franck (1994), et notamment dans la « Revue sommaire des principales théories contemporaines de la causation » (Hespel, in Franck, 1994). Ce n'est pas le lieu non plus de montrer comment la réflexion scientifique a envisagé différentes formes d'articulation entre facteurs de causalité – telles les causalités disjonctive et conjonctive – pour répondre à la difficile question des causes multiples. Jusqu'à développer le modèle systémique fondé sur le principe de configuration (ou réseau) de relations

EXPLIQUER, INTERPRÉTER, COMPRENDRE

causales et fonctionnelles, c'est-à-dire sur celui de *système causal* coordonnant l'action causale des parties entre elles. Dans ce modèle, en effet, le principe de configuration s'articule avec les principes de causalité réciproque, de hiérarchie de niveaux, de système de transformations et d'auto-organisation (Franck, *op. cit.*). Je n'aborderai pas plus, enfin, l'exposé du développement des ressources statistiques qui encadrent, en sciences sociales et humaines, la mise en œuvre de la logique probabiliste, l'identification de degrés d'erreur admissibles ou celle de l'interférence tolérable de facteurs aléatoires (Cherkaoui, 1992).

Pour aborder la façon dont la perspective objectiviste a cherché à répondre à la difficulté de réaliser des « expériences scientifiques » dans le domaine de l'humain, je me référerai, en revanche, à la « perspective dynamique et pragmatique » présentée par Berthelot (2001). L'auteur fonde sa réflexion sur une démarche qu'il qualifie d'analytique et descriptive, et qu'il met au service de l'étude de la complexification contemporaine de quatre sciences sociales (sociologie, ethnologie, démographie et psychologie sociale). Selon l'auteur, le modèle de scientificité dont j'ai ci-dessus retracé l'émergence a pris progressivement des formes certes diverses, mais qui s'organisent autour des trois mêmes caractéristiques fondatrices. Ce socle commun est décrit (pp. 217-218) comme : *empiriste* – « le procès de connaissance requiert, quelle que soit la discipline concernée, le recueil et le traitement de *matériaux* adéquats » et

« ce souci est associé au **rejet des spéculations** (...) et à la **mise en place d'outils et de techniques de recueil et d'analyse d'informations pertinentes** » – ; **objectiviste** – « **il entend construire des faits**, c'est-à-dire des affirmations **attestables et contrôlables, indépendantes des interprétations des uns et des autres** » – ; et à dominante **quantitativiste** – « **seule la mesure lui permet de dégager des structures fortes, (...) de proposer des faits contrôlés, de vérifier des hypothèses, d'élaborer des lois** ».

Une telle description inscrit ainsi la perspective scientifique

dans les prescriptions d'une *raison expérimentale*, c'est-à-dire d'un rationalisme qui, à l'image de celui que promeut la physique classique, soumet l'analyse scientifique au contrôle d'expérimentations systématiques et rigoureuses et dont le positivisme se veut, de 1850 à nos jours, la tradition philosophique, aussi bien dans sa version primitive, liée à Comte et à Mach, que dans ses versions logicistes et critiques issues du Cercle de Vienne (Berthelot, p. 218).

Le terme de *raison expérimentale*, pour qualifier le modèle de scientificité issu du positivisme, convient donc bien, puisqu'il indique que *la logique expérimentale* – elle-même caractéristique de *l'esprit galiléen* – est **applicable à des données non expérimentales** – données d'observation ou données documentaires – « selon les mêmes règles de contrôle et de vérification que lors d'une expérience » (p. 220). Et cette raison expérimentale – très largement dominante aujourd'hui dans les

sciences sociales et humaines – s’exprime ainsi dans les procédures méthodologiques ciblées sur la production de régularités statistiques entre variables, régularités susceptibles d’être résumées sous la formule $Y=f(X)$, f désignant une relation statistique².

Malgré la complexification de la prise en charge du positivisme, depuis Comte à nos jours, la raison expérimentale constitue ainsi la matrice des procédures expérimentales – telles celles qui, en psychologie sociale par exemple, s’appuient sur le cognitivisme – *tout autant* que de recherches effectuées en milieu naturel, dans la mesure où celles-ci prennent pour objet l’étude de relations de dépendance entre variables. Et j’adopte ici le point de vue de Berthelot (1990 ; 2001) qui situe dans ce même modèle de scientificité les perspectives diversifiées mises en œuvre par le causalisme, le fonctionnalisme et le structuralisme, ainsi que par leurs dérivés.

Si la complexification, dont j’ai brossé quelques traits, a répondu à certaines des critiques qui lui ont été adressées – notamment celle de l’applicabilité de l’expérimentation aux phénomènes sociaux –, la posture

² Associations statistiques susceptibles de renvoyer à l’analyse causale (« action sur- » : X est cause des variations de Y) ou à un modèle nomologique (« fonction de- » : les variations de Y sont fonction des variations de X ; ou : il y a co-variation entre X et Y) (pp. 234-235).

objectivante reste cependant confrontée à une **seconde question majeure** à laquelle je n'ai pas encore fait place.

Dans son actuelle déclinaison autant que dans son émergence, la raison expérimentale relève en effet du **monisme scientifique, c'est-à-dire d'une conception de l'unité de la science, unité fondée sur la posture objectivante**. Cette posture, inspirée des sciences de la nature, est – nous l'avons vu – **liée à une philosophie de l'ordre et à une perspective déterministe**. Et cet ancrage, lui aussi, a rapidement questionné l'adoption d'une telle posture dans le cadre des sciences sociales et humaines. **Les sciences, dans la conception moniste que je présente dans ce chapitre, sont-elles à même de prendre pour objet l'expérience que nous réalisons quotidiennement, soit celle d'attribuer des intentions à autrui, de les interpréter, et de régler nos conduites à partir de notre réflexivité ?** Cette question, on le verra, est à la source de l'émergence de la **perspective compréhensive**, émergence que j'aborderai dans le chapitre suivant. A-t-elle pour autant été **négligée depuis la perspective moniste ?**

Hempel, fidèle et au monisme scientifique et au principe d'unité de la méthode, va fournir une réponse drastique à cette question, dans la perspective traduite par le **modèle nomologico-déductif (N-D)**. Ce modèle, relevant du positivisme critique, propose une **conception de l'explication** qui, réfutant le langage causaliste, revient à « reconstruire un système déductif dans lequel ce qui explique (*l'explanans*), ce sont les prémisses et ce qui est

à expliquer (l'*explanandum*) est la conclusion » (Ogien, 2001, p. 563).

Dans le cadre du modèle N-D, la place donnée à la compréhension des motifs d'agir et à la dimension intentionnelle de l'action est essentiellement conçue comme un moment *préscientifique*, potentiellement utile à la construction des hypothèses. Il est cependant confiné hors du champ de la science, car il exclut

la possibilité d'exprimer la connaissance sous la forme d'énoncés déductifs pertinents dans des conditions données, valant par ailleurs comme pronostics (présentant donc comme prévisible ce qui doit être expliqué), et donnant dès lors idéalement lieu à une possibilité de validation à partir de cas semblables (Genard, 2003, p. 92).

Relevons néanmoins que l'on, trouve chez Hempel, une distinction entre analyse causale et analyse téléologique. *L'explication téléologique à partir de motifs*, en effet, constitue à ses yeux une réponse alternative à la même question que celle qui fait appel à l'analyse causale, soit « pourquoi cela se produit-il ? ». Et un motif, dès lors, tout en se situant dans l'avenir, aurait un statut causal, ou, autrement dit, « une *causa finalis* interviendrait comme *causa efficiens* » (Apel, *op. cit.*, p. 44).

La conception objectiviste dominante persiste cependant à situer le domaine des motivations ou des intentions en dehors des objets appréhendables par la science. Et ce point est essentiel pour saisir la perspective que je défendrai plus loin. Il indique avec clarté l'une des positions les plus répandues dans le champ des pratiques

actuelles des sciences humaines et sociales liées à la raison expérimentale, position que le positivisme critique a contribué à forger. Il s'agit de la *séparation ferme entre le contexte de la découverte et le contexte de la preuve* : le premier, considéré comme préscientifique, se trouve dès lors disqualifié, et cette disqualification se traduit par l'opacification de la genèse des hypothèses.

Les développements de Homans, qui a discuté la perspective N-D dans le cadre des sciences sociales, vont plus loin encore. D'après lui, les propositions générales des sciences naturelles sont de vraies découvertes, alors que la proposition générale des sciences sociales serait connue d'avance parce que relevant de l'évidence, et elle est de nature psychologique. Il en apporte un exemple clair (Homans, 1964, in Ogien, 2001, p. 567) : « Nous essayons d'obtenir quelque chose dans la mesure où nous lui accordons de la valeur et nous croyons en nos chances de succès ». Une telle proposition, selon Homans, est connue de tous, et cette caractéristique réduit de fait les explications historiques ou sociologiques à l'état d'esquisses (enthymèmes). A mes yeux, le point de vue de Homans exclut la prise en compte de la diversité des conceptions de la valeur, et – surtout – de leur dynamique : socio-historiquement marquées, les conceptions de la valeur en effet sont en permanence négociées et ré-évaluées, dans l'espace des interactions quotidiennes. Mais cette remarque anticipe sur l'exposé de ma propre prise de position... Retenons plutôt, à ce stade, que le monisme scientifique sous-tendu par la

raison expérimentale réfute, dans ses diverses versions, l'étude des significations à laquelle notre expérience ordinaire fait place. Jusqu'à parfois mettre en doute le statut même des sciences sociales et humaines.

Et c'est bien cette *expérience ordinaire* qui fait pression. Le questionnement qui concerne la possibilité d'appréhender scientifiquement cette expérience va progressivement porter la réflexion vers l'identification d'une posture scientifique différente, qui soit à même d'accueillir la spécificité de cet objet d'étude. Le deuxième chapitre sera consacré à cette réflexion. Mais de nouveaux éléments critiques doivent être au préalable rassemblés.

La posture explicative s'est, je l'ai souligné, constituée contre les discours théologiques et métaphysiques, mais également contre les discours de sens commun, en ce qu'ils constituent des interprétations d'événements repérables dans l'environnement. Les façons de voir le monde ne sont admissibles, depuis la position objectiviste, que dans la mesure où elles sont cristallisées dans des objets. D'autres formes d'expressivité, telles que celles que porte le langage ordinaire, ne sont pas recevables dans la mesure où elles sont considérées comme fluctuantes et imprécises ; et qu'elles ne peuvent par conséquent correspondre aux critères de fiabilité et de validité prônés par l'idéal d'observation et de mesure.

La posture explicative repose également sur une *perspective déterministe* : l'examen porte en effet sur ce qui

occasionne l'occurrence d'un événement, tels, dans le cadre des sciences sociales et humaines, un comportement, une pratique culturelle, ou une institution. Ce point de vue a une conséquence importante : le projet objectiviste, porté par la raison expérimentale, implique ce que Berthelot (2001) appelle *la mise entre parenthèses du sujet*. Ceci signifie d'une part que la perspective adoptée nourrit les approches naturaliste et mécaniciste de la culture – les phénomènes humains sont envisagés comme des phénomènes naturels, ou sous l'angle du fonctionnement d'une machine –, au détriment d'une approche dynamique du culturel – la culture saisie sous l'angle d'une production collective dont les formes instituées sont, au présent, l'objet d'une activité humaine instituante. Ceci signifie d'autre part, et par conséquent, que prédomine une conception agentifiante de l'humain – l'action humaine lue sous l'angle des contraintes qui encadrent le registre des possibles –, au détriment d'une conception actorialisante – l'action humaine lue sous l'angle d'une participation active à la production du social.

Si la raison expérimentale a donc pu répondre, par la complexification de ses modèles, à certaines des critiques qui lui ont été apportées, elle n'a pu pour autant le faire efficacement aux limites qui concernent la saisie de l'expérience ordinaire de l'interprétation du monde qui nous entoure. Elle n'a traité ce questionnement qu'en réfutant à ce matériau – les modalités de l'expérience

ordinaire – le statut de données scientifiquement pertinentes. Et elle n'a pu, en conséquence, aborder réellement la question du langage et de la subjectivité.

Le point de vue que je défends ici pourtant ne consiste pas à prendre fait et cause, frontalement, contre la posture explicative. J'ai en effet tenu à mettre en évidence l'inventivité dont a fait preuve sa genèse, l'audace qui a marqué son ambition de rupture avec l'orthodoxie en place, la créativité des outils qu'elle a construits, l'émerveillement de ses découvertes, ou l'aspect humaniste que contient le projet de prévision et de progrès. Et je ne pense donc pas plus que la réflexion critique sur le déterminisme puisse être réduite à une opposition entre déterminisme et liberté.

Je mentionnerai cependant deux nouvelles critiques, dont la première est pragmatique. Si l'inventivité et la créativité qui ont accompagné l'instauration de la raison expérimentale est bien l'une des marques de l'activité productrice des humains, elle me semble avoir – au cours de sa mise en place, et à l'occasion de son institutionnalisation – qualifié d'obscurantisme tout ce qui ne correspondait pas à sa logique. Les termes de *savoirs profanes* ou de *savoirs naïfs* par exemple, couramment utilisés pour désigner les savoirs ne relevant pas de l'objectivisme, indiquent une conception hiérarchique des savoirs qui me semble inhérente aux positions défendues par le monisme scientifique. Cette hiérarchie prend certes pour cible les savoirs quotidiens que chacun d'entre nous construit et met en œuvre, ainsi que les

conceptions du monde issues d'autres univers culturels. Mais elle entraîne également une **disqualification des conceptions différentes de l'activité scientifique**. Une orthodoxie scientifique ancrée dans l'objectivisme me semble donc à l'œuvre, qui se traduit par les difficultés que rencontrent les chercheurs qui défendent une épistémologie divergente et ne s'inscrivent pas sous les courants aujourd'hui dominants – le cognitivisme ou les neurosciences, par exemple. Et ces difficultés concernent très concrètement l'obtention de crédits de recherche, la possibilité de publier dans des revues prestigieuses, ou l'accès à une carrière professionnelle.

La seconde de mes critiques cependant est bien plus fondamentale. **L'idéal humaniste qui a pu s'exprimer dans l'association entre science et progrès repose sur une conception du Bien collectif qui échappe très largement à l'analyse et se voit donc coupée de tout fondement éthique**. Rappelons-nous en effet, une fois encore, que cette association relève de l'articulation entre *connaissance*, *prévision* et *action*. **Prévoir un désordre naturel, une éruption volcanique par exemple, sur la base de connaissances scientifiques, et agir pour protéger des populations menacées, semble difficilement discutable ; l'identification de l'action qui convient face au danger, en revanche, doit être débattue, en ce que la préservation du Bien collectif relevant de la survie d'une population rejoint la question de l'organisation de cette population, organisation préalable au danger**. Mais prévoir un désordre social et agir dans le sens de sa réduction, pose à

EXPLIQUER, INTERPRÉTER, COMPRENDRE

l'évidence, le *problème du Bien collectif* de façon immédiatement plus pointue. De quoi est fait le désordre, de quoi procède-t-il, qui le qualifie comme tel, qui dérange-t-il, qui s'y oppose, qui le soutient, à qui sert sa réduction ? Les questions, on le voit, sont nombreuses, et elles relèvent d'une réflexion éthique qui n'est nullement thématisée dans le cadre du positivisme. On le voit clairement, l'absence de négociation portant sur l'identification de ce Bien, en ce qu'il est susceptible d'orienter l'action, s'ouvre sur une conception unilatérale non seulement de *l'ordre social*, mais également des *perspectives d'avenir* qu'il s'agit de défendre, et de *l'action qui convient* à la réalisation de ces perspectives.

Vu sous cet angle, il apparaît déjà clairement que le projet connaissance-prévision-action est lié à « une *ambition de contrôle* et de manipulation, c'est-à-dire avec des formes de pouvoir technocratique » (Genard, p. 99 ; je souligne), thématique que Karl Otto Apel (2000, 1979) a brillamment développée en réintroduisant avec force l'argument éthique. Je la présenterai dans le troisième chapitre.

MARIE-NOËLLE SCHURMANS

CHAPITRE 2

ÉMERGENCE ET CARACTÉRISTIQUES DE LA POSTURE INTERPRÉTATIVE

J'ai insisté, ci-dessus, sur le fait que les sciences sociales et humaines – dans leur constitution, et dans le processus de leur légitimation à l'intérieur d'un paysage épistémologique gouverné par le monisme scientifique – avaient adopté une logique similaire à celle des sciences de la nature. J'ai montré que certains problèmes posés par l'adoption de la raison expérimentale à l'étude de phénomènes sociaux et humains avaient entraîné des adaptations du positivisme classique. Mais j'ai aussi souligné l'incapacité de la raison expérimentale à aborder l'étude des *interactions signifiantes*. Pour aller plus loin dans l'examen de la potentialité de cette étude, il me semble important d'introduire ici une première brève référence à Kant, en ce qu'il introduit l'examen de la réflexivité du sujet connaissant.

L'importance accordée par la raison expérimentale à l'observation mettait en avant-plan *l'expérience de*

l'objet, c'est-à-dire l'idée que l'objet « frappe nos sens » ou qu'il *informe* l'observateur. Selon Kant, notre connaissance débute effectivement par l'expérience sensible. Et il apporte à ce propos l'exemple de la cire fondant au soleil : un changement d'état est *perçu* par l'expérience. Cependant, ajoute-t-il, c'est *la raison* qui reconnaît *a priori* que quelque chose a dû précéder le changement perçu ; par exemple de la chaleur, selon une loi constante. La connaissance, conclut-il, ne procède pas toute de l'expérience : il y a, *de façon immanente*, travail de la raison. Autrement dit encore, il n'est possible, d'après Kant, de connaître ni la cause par l'effet, ni l'effet par la cause, à partir du seul enseignement de l'expérience sensible.

Je ne m'attarderai pas ici à critiquer la base idéaliste de cette proposition : l'existence de la raison n'est pas problématisée par Kant – la raison reste pensée comme attribut intrinsèque de l'humain –, et le postulat créationiste de Descartes – Dieu a doté l'espèce humaine d'une âme ou d'une capacité de pensée consciente – persiste donc en toile de fond (Bronckart, Clémence, Schneuwly & Schurmans, 1996). Je retiendrai en revanche deux points particulièrement utiles à mon propos.

Tout d'abord le fait que la proposition de Kant réfute *la thèse empiriste* selon laquelle la connaissance résulte d'une lecture de la logique préexistante du

monde³. Et qu'elle réfute par conséquent la conception de *l'extériorité* du sujet connaissant par rapport à l'objet à connaître, en mettant donc à mal l'idée selon laquelle « les catégories utilisées pour cette connaissance constituent un donné appliqué de l'extérieur à une réalité pré-existante » (Genard, 2003, p. 88). Elle impose en revanche *la réflexion transcendantale*, c'est-à-dire la nécessité d'associer à toute élaboration cognitive une réflexion portant sur « ses conditions de possibilité et sur les formes dans lesquelles elle constitue son objet » (p. 89).

Ceci m'amène à formuler une question qui heurte bien souvent les présupposés des étudiants de mes cours : « Pensez-vous que la causalité est dans la nature ? ». Il n'est pas simple en effet de concevoir que ce « quelque chose qui a dû précéder un changement d'état », et qui est selon Kant relatif au travail de la raison, amène à l'élaboration de la notion de causalité elle-même. Et que celle-ci doit donc être conçue comme une *catégorie interprétative*, au même titre que peut l'être le temps, par exemple, ou les oppositions entre la droite et la gauche, l'ordre, la déviance, etc.

Retenons ensuite que les notions conjointes *d'expérience* et *d'interprétation* mettent aussi en lumière *un autre registre de l'expérience* que celui auquel réfère le

³ Relevons qu'elle constitue tout autant une réfutation de la thèse rationaliste selon laquelle la connaissance relèverait de l'attribution au monde des propriétés de l'esprit humain.

MARIE-NOËLLE SCHURMANS

matérialisme : l'expérience que nous faisons quotidiennement de la façon dont nous percevons autrui, en lui attribuant motivations et intentions, en interprétant celles-ci, et en orientant nos conduites en conséquence. En un mot : notre expérience de la construction de significations.

Ces deux points sont fondamentaux dans la mesure où ils permettent, tout à la fois, de saisir facilement l'existence d'un *univers d'objets de recherche potentiels* – interactions, interprétations, significations – qui ne sont pas pris en charge – ils sont même proscrits ! – par la raison expérimentale ; et d'imaginer que des processus de construction de connaissance, distincts de ceux auxquels préside la posture objectiviste, puissent être identifiés.

On saisit mieux la question qui se pose en effet, dès le XIX^e siècle, si l'on se souvient que la raison expérimentale se constitue contre une compréhension interne de la nature, c'est-à-dire contre une démarche sympathique ou empathique portant sur des signes perceptibles qui permettraient d'interpréter, soit la logique propre de la nature (état métaphysique), soit la volonté divine (état théologique). Apel l'exprime en ces termes :

les données des sens, qui constituent le matériel empirique fournissant aux sciences de la nature leur point de départ et leur test, n'incluent aucune sorte de phénomènes *exprimant une intériorité ou un sens* ; il ne s'y exprime ni une nécessité interne de relation causale, ni

EXPLIQUER, INTERPRÉTER, COMPRENDRE

non plus une intention visant un objectif ou une signification (2002, p. 54).

Dans cet état d'esprit, l'observateur est donc conçu comme externe à l'objet de l'observation, ce qui exclut la position de Kant concernant la réflexivité du sujet connaissant. Et on se souviendra aussi que, par analogie, les sciences sociales naissantes avaient, sur la même base empiriste, exclu de la démarche scientifique l'appréhension des significations exprimées et échangées par les humains.

La question centrale qui se pose est donc la suivante : *le monde historico-social*, selon l'expression de Dilthey (1833-1912), peut-il permettre la même extériorité de l'observateur ou, au contraire, présente-t-il des caractéristiques telles qu'une autre méthodologie s'impose à son propos ? Ou, autrement dit, la spécificité des objets constituant ce monde implique-t-elle une spécificité des méthodes ? Cette question est extrêmement importante dans la mesure où son énoncé revient à questionner le monisme scientifique régnant ! Et elle s'ouvre sur ce qu'on appelle « La querelle des méthodes » qui, toujours vivace aujourd'hui, émerge dans les universités allemandes à la fin du XIX^e siècle.

Il y aura, à cette question, deux premiers registres de réponse : d'une part, celui qui est émis depuis la posture objectiviste, en défense du monisme ; de l'autre, celui qui est produit à partir d'une affirmation de la spécificité

du monde historico-social, et qui affirmera un dualisme scientifique. Je vais donc brièvement présenter ces réponses dans ce chapitre, en me centrant sur le second registre. Et je rappelle également, ce faisant, que la posture que j'adopte sera présentée dans le troisième chapitre, et qu'elle s'éloigne – avec l'aide de Appel – du dualisme pour tenter de se formaliser dans le cadre d'un « troisième espace de pensée et de pratique ».

Si nous faisons l'effort de nous situer à l'intérieur d'une posture moniste⁴, la question portant sur significations et méthodes appropriées ne peut s'énoncer que sous cette forme : y a-t-il *d'autres types pertinents d'explication* ? Et j'ai déjà mentionné la réponse : la *compréhension* des motifs de l'action et de la dimension intentionnelle des actes reste limitée à un moment pré-scientifique. Les conséquences de cette réponse sont donc claires : elle réfute l'intégration, en science, de ce matériau dont l'utilité se voit limitée, au mieux, à la genèse d'hypothèses. Du côté du dualisme, en revanche, les réponses vont être diversifiées, et elles réfèrent

⁴ Par *posture moniste*, je réfère, dans ce *Carnet*, à l'option selon laquelle il n'est qu'une façon de concevoir l'activité scientifique, celle de la raison expérimentale ; et, par *posture dualiste*, à une conception (cf. chap. 2) qui différencie deux paradigmes scientifiques, relatifs respectivement aux sciences de la nature et aux sciences de l'esprit. Ces postures ne renvoient donc pas, dans ce contexte, au débat opposant le dualisme cartésien et le monisme spinozien (Bronckart *et al.*, 1996).

EXPLIQUER, INTERPRÉTER, COMPRENDRE

notamment à Dilthey, Windelband, Rickert, Weber, Simmel, Schütz, ou Habermas. Selon Friedrich (communication personnelle), en effet, les conceptions de la compréhension proposées par ces auteurs constituent toujours aujourd'hui les sources premières des différentes démarches compréhensives en sciences sociales et humaines. J'aborderai ci-dessous : Dilthey, pour les apports issus de la philosophie néo-kantienne ; Weber, pour les développements venus de la sociologie ; et Schütz, pour l'approfondissement de l'articulation entre sociologie et philosophie.

Le propos de Dilthey – « Nous expliquons la nature, la vie de l'âme, nous la comprenons » – opère malheureusement souvent comme un slogan, mis au service de la réfutation sommaire de la pertinence de l'objectivisme dans le domaine des sciences humaines et sociales, ainsi que de l'affirmation – sans plus de réflexion, et sans références contextuelles – de leur séparation des sciences de la nature. Ce propos est, en outre, souvent sollicité de façon simpliste pour souligner une apparente autonomie du psychique, et une soi-disant irréductibilité de la subjectivité à toute connaissance scientifique ; irréductibilité qui ne peut être formulée que depuis une conception moniste de la science, et qui vient donc la conforter plutôt que l'interroger. L'approche de Dilthey est bien plus complexe... et bien plus passionnante !

Ce qui importe en effet, aux yeux de Dilthey, c'est de pouvoir saisir les *conceptions de la vie et du monde*,

MARIE-NOËLLE SCHURMANS

en tant que produit et processus, sur le plan de la biographie individuelle *et* sur le plan historico-social (Zaccaï-Reyners, 1995, pp. 13-77). Les développements de cet auteur vont dès lors nous faire rentrer dans une logique très différente de celle que j'ai présentée jusqu'ici. Ils vont en effet à l'encontre des cloisonnements : ils cherchent à fonder une posture épistémologique qui sorte de l'opposition entre objectivisme et subjectivisme, holisme et individualisme, structures et interactions. Et cette approche s'insère dans la philosophie néo-kantienne dans la mesure où elle traduit un questionnement transcendantal : l'étude des produits de la connaissance ne peut être scindée de celle de leurs conditions de production.

Dilthey va ainsi aborder autant les connaissances individuelles que les connaissances collectives, et autant les connaissances quotidiennes que les connaissances scientifiques :

Partant de la constitution d'une totalité signifiante singulière, passant par l'articulation symbolique d'identités individuelles et collectives dans des communautés socio-historiques, le cheminement de Dilthey s'étend jusqu'aux connaissances formulées par les sciences de l'esprit réfléchissant le monde sociohistorique (pp. 13-14).

Ce point de vue apporte donc également *une importante critique concernant la rupture épistémologique* prônée par la raison expérimentale. Et ceci pour deux raisons : tout d'abord parce qu'il s'agit d'étudier, avec la

EXPLIQUER, INTERPRÉTER, COMPRENDRE

même méthodologie, le donné que constitue l'ensemble des créations de l'esprit, dans leur diversité ; et ensuite parce que cette méthodologie ne peut admettre l'extériorité du chercheur par rapport à son objet.

La première divergence fondamentale qui me semble devoir être soulignée relève donc du *rapport à l'objet d'étude*. On se souviendra en effet que la raison expérimentale prône une distanciation par rapport à l'objet, distanciation définie comme rupture, et ceci quelle que soit la discipline scientifique concernée ou l'objet de l'investigation. Cette rupture repose sur un postulat objectiviste selon lequel « le réel manifeste des structures stables, *indépendantes de l'observateur* et accessibles à son investigation » (Berthelot, 1990, p. 121 ; je souligne), et elle suppose, par conséquent, *une posture méthodologique d'extériorité* de l'observateur face à l'objet. Dilthey va se situer parfaitement en contradiction, et concernant la généralité de ce postulat, et concernant la généralité de cette extériorité : selon lui, comme le précise Zaccai-Reyners,

la saisie de productions symboliques suppose *un accès interne* aux systèmes de significations qui les soutiennent. Cette possibilité réside dans le fait que l'interprète est lui-même un être symbolique, participant de la même humanité que celui ou ceux qui produisirent ce qu'il tente de comprendre (p. 19).

Sur cette base, Dilthey décrit dès lors, à propos de la constitution des sciences de la nature, la spécificité d'une démarche, et c'est cette caractéristique qui fonde le *dua-*

lisme méthodologique qui lui est attribué. Sans pour autant situer les sciences naturelles sur un plan ontologiquement différent de celui des autres savoirs, Dilthey (1992) considère en effet que les premières témoignent d'une *attitude* différente face à l'objet. S'appuyant sur Kant, il conçoit en effet la perspective nomologique des sciences de la nature comme une saisie *médiatisée* par les perceptions sensorielles, et une saisie *abstraite* – d'après des relations spatiales et temporelles de masses et de mouvements – qui nous rend cette nature à la fois étrangère et manipulable. Cette saisie écarte en effet progressivement le caractère vécu de nos impressions de la nature (bien que nous en fassions partie) : l'homme en vient « à s'exclure lui-même pour, à partir de ses impressions, *construire* ce grand objet qu'est la nature comme ordre régi par des lois » (*op. cit.*, p. 34 ; je souligne). D'après Zaccai-Reyners (*op. cit.*), la relation à l'objet, dans le cadre des connaissances produites par les sciences de la nature, renvoie donc, chez Dilthey, à un modèle de face à face ; le sujet de la connaissance perçoit l'objet *de l'extérieur*.

Les sciences de l'esprit, en revanche, se caractérisent par la saisie *immédiate* d'un objet déjà constitué : les productions symboliques, disponibles dans l'environnement social et historique du chercheur et présentes, partiellement, au cœur de sa propre expérience de cet environnement. La saisie de l'objet est, par conséquent, toute différente :

EXPLIQUER, INTERPRÉTER, COMPRENDRE

Si l'appréhension de la nature est médiatisée par les sens, l'appréhension de l'esprit cherche, à partir des expressions et des objectivations symboliques, à accéder à ce qui s'y manifeste tout en demeurant inaccessible aux perceptions sensorielles – c'est-à-dire *le sens* (p. 23).

Et la relation à l'objet est également tout autre : par sa participation expérientielle au monde de la vie, le sujet de la connaissance perçoit l'objet *de l'intérieur*.

Quelles sont, pour les sciences de l'esprit, les conséquences théorico-méthodologiques de cette posture épistémologique ? Le sujet épistémique – qu'il soit ou non chercheur – est au contact avec le monde des productions symboliques, en ce sens qu'elles présentent des *manifestations extérieures* ; à ce seul stade, nous ne serions pas éloignés du point de vue de Durkheim. Le rapport que le sujet entretient avec ces manifestations – la « liaison vitale », dans les termes de Dilthey –, cependant, affecte son intériorité : les manifestations extérieures sont constitutives de son Moi ou, dans les termes que je préfère adopter aujourd'hui, de sa *personne*. Dilthey présente ainsi deux premières perspectives d'analyse : il y a d'une part celle qui renvoie à un monde sociohistorique constitué d'autrui, de collectivités, d'institutions, de systèmes culturels ; il y a d'autre part celle – plus psychologique – qui renvoie à la constitution de la personne humaine à l'intérieur de ce monde. Mais on trouve chez Dilthey une troisième perspective, qui

apporte à la pensée de l'auteur toute son importance : celle de l'interaction entre les deux premières.

Au départ de la constitution de la personne – et donc dans une perspective psychogénétique –, Dilthey pose l'existence d'opérations psychiques élémentaires inhérentes à l'expérience vécue, portant sur des composantes du monde extérieur : il s'agit de l'identification, la comparaison, la séparation, la mise en relation. A partir de ces opérations, le donné de l'expérience vécue – affective, cognitive et évaluative – peut être *reproduit* (représenté), dans le sens d'une reproduction mnésique. Ce donné peut ensuite être *représenté*, dans le sens où cette opération remplace les images reproductrices par les signes symboliques : le concept se substitue au donné en le représentant. Et ceci autorise le passage d'un *monde ressenti* à un *monde constitué* ou, dans les termes de Dilthey, à une « expérience vitale individuelle ».

Mais la représentation fait appel, nécessairement, à la *pensée discursive* : la construction de la personne ne peut prendre forme qu'en se reliant à « l'interaction sociale réalisée dans le milieu du langage » (p. 41). Cette opération de liaison est constitutive de ce que Dilthey appelle « l'ensemble vital », c'est-à-dire l'identité de la personne, telle qu'elle se forge au cours de la socialisation (au sens large, c'est-à-dire tout au cours de la vie). La dimension discursive implique à son tour que l'expérience vécue intègre *l'expérience de la communauté*, c'est-à-dire, tout à la fois, l'expérience d'un monde de significations partagées (*Gemeinschaft*) et

celle d'autrui partageant ce monde (*Gemeinsamkeit*). Dans l'esprit de Dilthey, les processus d'individuation et de socialisation par conséquent ne peuvent être dissociés. Et ils ne peuvent être non plus dissociés du *langage*, en ce qu'il est à la fois dimension d'un monde commun, médium du partage de l'expérience vécue, et condition de la constitution de la personne.

Le fait que les expériences vécues, élaborées dans un cadre social, soient exprimées par le langage les rend communicables et, par là, objets de confrontation, de négociation, de rectification. Leur échange est ainsi, pour Dilthey, constitutif, et du rapport au monde de la personne (« expérience vitale individuelle »), et du rapport au monde du collectif (« expérience vitale universelle de la vie »). Rapport au monde qui est constitué de propositions communes qui, se sédimentant sous la forme de représentations, valeurs, règles, idéaux, forment *le sens commun*. Celui-ci est donc, dans nos termes, le produit de l'activité collective et, en ce qu'il s'autonomise par rapport aux individus qui contribuent à le produire, il interfère à la fois dans le processus communicationnel et dans l'expérience que développe la personne du monde et d'elle-même. Mais l'interaction collective contribue également à la constitution de ce que Dilthey appelle les *sujets logiques*, c'est-à-dire des sujets d'une nature idéelle qui « potentialisent » l'expérience collective et « renvoient tout autant aux structures symboliques ou socioculturelles qu'aux organisations sociales ou aux systèmes sociopolitiques »

MARIE-NOËLLE SCHURMANS

(p. 60) : la langue, les mœurs, la famille, l'Etat, le droit, l'art, la religion, la philosophie, etc. Ces unités idéelles sont donc, dans une terminologie plus actuelle, des *objectivations de l'interaction*, auxquelles sont, dans un mouvement permanent, confrontées l'expérience singulière et l'expérience collective qui, de façon tout aussi permanente, se les réapproprient, les ajustent, les produisent.

Pour Dilthey, la compréhension, proposée comme objectif et comme méthode des sciences de la vie, c'est-à-dire de ce que j'appelle les sciences *socio-humaines*, consiste exactement à *saisir l'ensemble des interrelations dynamiques entre les niveaux relatifs à la constitution de l'identité personnelle, du sens commun, des structures symboliques, et des organisations*. Nous sommes donc, suite aux propositions théorico-méthodologiques de Dilthey, très proches des problématiques des représentations sociales et de la transaction sociale ainsi que de la posture de l'interactionnisme sociohistorique à laquelle je me rattache (Schurmans, 1998 ; 2003).

Retenons en effet, avant tout, l'argument selon lequel le chercheur participe intimement de la vie sociale sur laquelle il se penche, et ceci pour trois raisons. La première relève du fait qu'il fait partie de la collectivité sociohistorique qu'il étudie : il est marqué par les institutions qui, forgées par l'Histoire, structurent cette collectivité et il participe, au présent, des interactions

structurantes qui s'y développent. La deuxième est immédiatement reliée à la première : l'identité du chercheur (« l'ensemble vital », dans les termes de Dilthey), est fruit de son « expérience vécue », tout au long de sa trajectoire biographique. Cette expérience vécue se construit dans un double mouvement : l'extériorité affecte la personne, participant ainsi de la constitution de l'intériorité ; et l'intériorité, se constituant en permanence, affecte la personne. Et la troisième raison est conséquence des deux premières. En effet, le mouvement d'intériorisation de l'extériorité affecte, à son tour, l'extériorité par le fait de la participation de la personne à l'interaction : celle-ci est, pour autrui, un autrui qui affecte.

La perspective qu'apporte ce point de vue est extrêmement importante : comme n'importe quel membre d'une collectivité, le chercheur en sciences socio-humaines *ne peut s'extraire* de ce mouvement et de cette participation. Et ceci signifie que, quel que soit son « objet d'étude » – c'est-à-dire quelle que soit la part qu'il aborde de l'ensemble interactif que constitue le monde de la vie – et quelle que soit sa méthodologie – c'est-à-dire quels que soient les outils qu'il adopte pour aiguïser son rapport à l'extériorité – sa démarche, tout à la fois, l'affecte lui-même, affecte autrui, et affecte le monde auquel il participe. Dans cette perspective donc, la rupture épistémologique prônée par la raison expérimentale n'est pas possible. C'est bien en effet une *thèse continuiste* que propose Dilthey : « La possibilité même

d'une herméneutique scientifique s'ancre dans l'intercompréhension sociale, c'est-à-dire dans l'herméneutique naturelle » (p. 70).

La porte est ainsi ouverte à une conception très différente des démarches scientifiques permettant de saisir le monde socio-humain dans ses aspects diachroniques et synchroniques. La posture expérimentale revendiquée par les sciences humaines et sociales en effet, au prétexte d'un manque de validité, réfutait l'expressivité immédiate du rapport au monde pour privilégier « les faits » : depuis ce point de vue, les visions du monde ne pouvaient être appréhendées que sous l'angle de leurs cristallisations dans des manifestations objectivables. La posture communicationnelle se voyait rejetée par le monisme scientifique : constituer en objet d'étude ce qui appartient au domaine des idées (sentiments, intentions, opinions...) était taxé de « méthode introspective », et proscrit. Dans la conception dilthéenne des sciences de la vie, tout au contraire, c'est l'entrecroisement des interprétations du monde, dans la constitution de la personne et dans l'interaction permanente, qui devient centrale. Deux dimensions d'investigation sont dès lors privilégiées. La première est celle de la biographie individuelle : elle permet d'accéder à la constitution du sens dans le temps. La seconde est celle des relations dialogiques : elle s'ouvre sur l'élucidation de la constitution du monde sociohistorique. La posture communicationnelle, autrement dit, revient au premier plan tout en étant profondément redéfinie. Dans cette perspective, le lan-

EXPLIQUER, INTERPRÉTER, COMPRENDRE

gage – medium de l’intercompréhension et, en ce sens, tout à la fois, medium de la constitution de l’individualité et de la collectivité – est donc considéré comme matériau fondamental.

Sur le plan biographique, il s’agit de partir de l’expérience vécue, telle qu’elle se livre dans son actualité. De faire appel au souvenir à l’aide d’associations libres. Et de considérer que cette démarche – à laquelle procède spontanément chacun dans son parcours de vie – constitue un premier objet d’étude : il révèle, sous l’angle idiographique, l’agencement – en l’état – d’événements, de valeurs et d’aspirations relatives à l’avenir. Mais la constitution singulière de la personne s’inscrit nécessairement dans le temps et dans l’espace des interactions collectives :

Le tout signifiant que constitue une biographie individuelle est à la fois totalement singulier et éminemment vécu (...). Cette totalité ne prendra cependant forme qu’en se reliant à (...) l’interaction sociale réalisée dans le milieu du langage (p. 41).

Sur le plan collectif par conséquent, il s’agit de saisir la confrontation et le partage de l’expérience vécue. D’aborder ainsi le savoir commun sous l’angle de sa constitution historique, et de sa disponibilité sous la forme sédimentée des traditions. Et de considérer ainsi un second objet d’étude : la façon dont, au passé comme au présent, s’opèrent la déconstruction et la reconstruction de ce savoir commun, à travers des interrogations, des négociations et des réajustements permanents.

MARIE-NOËLLE SCHURMANS

Ces deux objets d'étude sont, on le voit, éminemment solidaires puisque les saisies du singulier et du collectif se trouvent dans un rapport de dépendance réciproque ; comme sont solidaires également les préoccupations de la psychologie, de la sociologie, de l'histoire ou de l'ethnologie, que la raison expérimentale tendait à distinguer.

La *question de la validité interne* du matériau langagier se pose dès lors de façon tout à fait différente. Le rapport au monde, singulier et collectif, ne peut en effet être considéré sous l'angle de la véracité : il est *tel qu'il s'expérimente*, c'est-à-dire tel qu'il émerge dans le souvenir, se dit, s'élabore, se confronte à la diversité, se modifie, se réactualise. Pour la même raison, *le statut des partenaires* de l'échange, qui prend place au cours même d'une recherche, se modifie. La communication qui s'établit dans le cadre d'une enquête fait fondamentalement partie de l'expérience de l'enquêteur au même titre que de celle de l'enquêté. L'échange entre ces deux pôles de l'interlocution constitue une modalité de l'expérience. En ce sens, cet échange modifie en même temps la trajectoire biographique de l'un et de l'autre, et il s'insère dans le processus d'interaction par lequel s'opère le savoir collectif. *La signification même* de la construction d'une connaissance qui s'effectue à l'occasion d'une recherche se trouve par conséquent transformée également. L'enquête est l'occasion de l'explicitation d'une expérience parmi un ensemble

EXPLIQUER, INTERPRÉTER, COMPRENDRE

d'expériences possibles qui se confrontent, et elle offre le lieu d'un examen des évaluations liées à la multiplicité des expériences croisées. Enfin, *la restitution* des produits d'une enquête prend, elle aussi, un relief tout autre. Les avancées théoriques auxquelles mène la recherche concernent la vie individuelle et la vie collective : elles infléchissent le rapport au monde. Leur *validité externe*, ou leur pertinence, est relative à leur répercussion sur la vie ou, ainsi que le dira le pragmatisme, à la façon dont *elles servent* ou *rendent* dans le cadre d'une définition négociée du Bien commun. Nous y reviendrons, au cours du prochain chapitre, lorsque sera abordée la question de l'éthique.

Ma longue présentation de Dilthey a – je l'espère – bien montré que son approche engage à la fois la spécificité d'un domaine, celui des sciences de l'esprit (Rickert utilisera les termes de sciences de la culture, et Weber, ceux de sciences historico-sociales), par rapport à un autre, celui des sciences de la nature. Cette approche est en effet fondatrice du *dualisme scientifique* fondé sur la différenciation *des objets et des méthodes* de l'investigation : l'objet des sciences de l'esprit est :

le résultat d'un travail communicationnel entre acteurs qui cherchent à se comprendre, à comprendre le monde, en mobilisant des ressources de sens et en recourant sans cesse au décentrement (Genard, 2003, p. 90).

Cette approche traduit donc la *prétention à l'autonomie* (Apel, 2002, p. 69) du premier domaine par

rapport au second. J'ai relevé cependant que la démarche scientifique préconisée était continuiste, c'est-à-dire qu'elle présentait une similarité avec la façon non scientifique dont, dans la vie quotidienne, nous construisons nos connaissances.

La question qui s'ouvre donc à ce point relève de la *définition de la scientificité* : à partir de quand, ou comment, la démarche devient-elle suffisamment distincte des processus de constitution des connaissances ordinaires pour pouvoir prétendre au statut de *scientifique* ? Cette question est bien évidemment formulée, cette fois, en dehors d'une conception moniste de la science revendiquant l'unité de la méthode objectiviste, et elle est fondamentale puisqu'elle porte directement sur la potentialité de légitimation des sciences de l'esprit.

Relevés notamment par Apel (2002), *deux grands risques opposés*, en effet, mettent en danger cette légitimation. La *tendance postmoderniste*, d'une part, se traduit par une résistance drastique à l'objectivation, une opposition frontale aux démarches préconisées par l'esprit galiléen, un refus de toute généralisation. Elle va parallèlement vers l'affirmation d'une irréductibilité de la spécificité de l'humain et du social, vers un retour à la démarche spéculative, vers un discours relativiste. Et elle accorde une moindre importance à la réflexion méthodologique et à la technicité des outils de la recherche... Jusqu'à parfois renoncer à la scientificité, et renforcer ainsi indirectement la position moniste. La *tendance scientiste*, d'autre part, tend à considérer que la difficulté

EXPLIQUER, INTERPRÉTER, COMPRENDRE

d'appliquer aux objets sociaux et humains la démarche objectivante serait en quelque sorte provisoire, et témoignerait d'un « retard » des sciences sociales par rapport à celles de la nature. Et elle conçoit toujours l'objectivation comme un idéal à atteindre.

Ces deux risques qui, quant à l'un, tend à abandonner le statut scientifique, et, quant à l'autre, cherche à rejoindre la posture moniste, sont aujourd'hui toujours actifs. Nous les rencontrons régulièrement, chaque fois lorsqu'on nous demande, par exemple pourquoi nous parlons de science dans les recherches que nous menons (Schurmans & Dominicé, 1998 ; Schurmans, 2003) ; ou lorsqu'on nous affirme que la démarche compréhensive se limite à un moment préscientifique... Pour aller vers l'affirmation du point de vue que je défends, il convient donc à présent d'examiner ce qui constitue une tentative de réponse à la question de la scientificité.

Pour ce faire, c'est à Weber (1864-1920) que je donnerai à présent la parole : il va en effet, face au problème de la scientificité de la démarche compréhensive, tenter de concilier la compréhension empathique – similaire à celle que nous expérimentons dans la vie quotidienne – et les principes de l'objectivation. Tout en acceptant, contrairement aux positivistes et aux néopositivistes qui la contestèrent, « la prétention épistémologique et méthodologique des sciences de l'esprit à l'autonomie » (Apel, 2002, p. 17). Son propos va donc bien viser une *complémentarité* de la compréhension et de l'explication

causale, dans *l'étude scientifique* des phénomènes historiques et sociaux.

Comme Dilthey, Weber réfute la possibilité d'une extériorité radicale entre l'objet (des sciences historiques et sociales) et le sujet connaissant. Et il met ainsi en question, lui aussi, l'idée de rupture épistémologique : le chercheur fait partie de la réalité sociale et historique qu'il étudie ; dans cette réalité, les systèmes de valeurs sont pluriels et antagonistes ; et le chercheur est, en ce sens, porteur d'intérêts et de valeurs. Weber plaide également pour l'autonomie des sciences historico-sociales : les aspects diversifiés et changeants de la réalité qu'elles étudient ne pourraient permettre d'établir des lois et d'en déduire les phénomènes, ainsi que le font les sciences de la nature. Pour cette double raison, Weber (1959) s'oppose aussi à l'idée que les connaissances scientifiques puissent, dans le domaine historico-social, être appliquées dans la pratique, ainsi que l'entendait l'idéal positiviste en visant l'articulation savoir-prédire-agir. Pour lui, les résultats scientifiques n'ont pas vocation de désigner aux hommes la façon dont ils doivent se conduire et s'organiser ; tout au plus peuvent-ils leur permettre d'éclairer certains problèmes concrets ou certains événements qui semblent irrationnels, « en interrogeant ce qui échappe aux acteurs (sociaux, politiques, économiques) » (Delmotte, 2003, p. 40). Les sciences historico-sociales, selon Weber, ne peuvent donc prétendre à la constitution d'un savoir achevé. Et il importe que le chercheur identifie clairement *le point de*

EXPLIQUER, INTERPRÉTER, COMPRENDRE

vue à partir duquel il forge ses hypothèses interprétatives, parmi « la pluralité potentiellement infinie des angles d'approche, des manières d'appréhender le réel » (p. 41).

Ces premières considérations portent-t-elles pour autant Weber vers une posture de type postmoderniste ? En aucune manière puisque c'est à partir d'elles qu'il va développer ses propositions méthodologiques, constitutives selon lui de *la sociologie*, définie comme *science compréhensive de l'activité sociale*. La démarche que préconise Weber – exemplairement mise en œuvre dans « L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme » (1920) – consiste d'une part à dévoiler la cohérence interne des systèmes symboliques qui caractérisent le monde historique, ainsi qu'à reconstruire les relations de sens entre ces systèmes ; et d'autre part à...

découvrir si et comment ces systèmes symboliques *influencent l'action* des hommes. Le but est en effet de comprendre la réalité de ce qui se passe ou s'est passé, concrètement (p. 43 ; je souligne).

Deux conditions de scientificité apparaissent avec évidence dans les propositions de Weber : une *conception de la causalité*, qui apparaît derrière cette notion d'influence, et, malgré l'impossibilité pour le chercheur de s'extraire des systèmes de valeurs, une exigence de *validité objective des résultats* de la recherche. Un premier aspect de cette objectivité est facile à saisir : il relève de l'explicitation claire du point de vue adopté dans la sélection de l'objet de la recherche et des dimen-

MARIE-NOËLLE SCHURMANS

sions par lesquelles il sera abordé. En ce sens donc, les résultats d'une recherche seront valides à *partir du point de vue adopté*. Le second aspect de cette objectivité est plus complexe : il dépend de la *validité objective des méthodes* mises en œuvre, et rejoint la question de la causalité.

Pour saisir ceci, il nous faut partir de notre connaissance ordinaire, en ce qu'elle repose sur notre capacité à donner sens aux « comportements des objets ». Une part du comportement de l'objet est, selon Weber, compréhensible du point de vue psychologique, c'est-à-dire que nous construisons à son propos une signification ; et l'attribution de cette signification transforme le comportement en action (ex. : quelqu'un s'engage dans des études longues qui portent à une formation professionnelle respectée ; nous attribuons une signification à ce constat : cette personne vise une carrière professionnelle prestigieuse ; elle effectue par conséquent une action sensée). Pour ce faire, nous référons à un ensemble d'attentes subjectivement nourries par rapport au comportement des objets, attentes liées à notre point de vue (ex. : dans notre contexte, « faire des études longues » et « viser un projet professionnel prestigieux » sont associés). Cet ensemble d'attentes constitue, selon Weber, un *idéal type*, c'est-à-dire un « tableau de pensée » qui fait que :

une dénomination particulière exprime, à travers l'association d'un certain nombre de traits significatifs, le *noyau de sens* commun à un nombre indéterminé

EXPLIQUER, INTERPRÉTER, COMPRENDRE

d'activités ou de réalités singulières, dont aucune peut-être ne lui est adéquate (Berthelot, 1990, p. 75).

Ce tableau de pensée, écrit Weber,

n'est pas la réalité historique ni surtout la réalité 'authentique', il sert encore moins de schéma dans lequel on pourrait ordonner la réalité à titre *exemplaire*. Il n'a d'autre signification que d'un *concept limite* purement idéal, auquel on mesure la réalité pour clarifier le contenu empirique de certains éléments importants et avec lequel on la *compare* (1904, in Berthelot, 1990, note 30).

Nous comparons donc un comportement (s'engager dans des études longues, dans notre exemple) à un idéal type (ce type d'engagement est lié à un projet professionnel prestigieux) qui relève d'une *rationalité par rapport à une fin* (s'engager dans des études longues n'est pas un comportement ininterprétable, mais il repose sur une finalité qui fait de ce comportement une action). Autrement dit (Apel, 2002, p. 36), la rationalité par rapport à une fin est un idéal type par rapport à « ce dont le sens est compréhensible du point de vue psychologique », idéal type que constituent les attentes nourries subjectivement par rapport au « comportement des objets ».

Dans une première étape, le chercheur ne procède pas autrement : il s'agit là de mettre en œuvre une *compréhension explicative*, c'est-à-dire une compréhension du sens. En revanche, pour atteindre une *explication compréhensive*, correspondant à une explication valide de l'événement, il convient de *s'éloigner* du processus de

l'interprétation ordinaire, et de le faire moyennant une méthodologie. Le chercheur en effet a pour tâche de *rectifier/valider* méthodiquement la compréhension ordinaire, en comparant l'activité empirique avec un autre idéal type : la *rationalité objective par justesse*, soit les attentes qu'on est en droit de nourrir sur la base d'expériences valides. Autrement dit, le chercheur est tenu de dresser une grille de lecture corrigée du comportement en question, et d'offrir ainsi un tableau de pensée plus complet de l'activité considérée, en regard de ce qui objectivement occasionne celle-ci.

Dans mon exemple, on pourrait formuler l'hypothèse selon laquelle la longueur des études est liée à la valorisation différenciée des positions professionnelles. Un système de hiérarchisation est dès lors activé et oriente l'action dans la mesure où la longueur des études rencontre la valorisation sociale d'un positionnement professionnel. Mais l'interprétation doit, d'après Weber, être vérifiée par l'établissement de liens de causalité : des connexions causales doivent être validées par la méthode probabiliste. Autrement dit, il convient de se demander « par hypothèse, 'ce qui se serait passé' si l'élément sur lequel on s'interroge quant à son importance causale avait été absent » (Delmotte, 2003, p. 44). Dans mon exemple toujours, ceci se traduirait par la question suivante : que se serait-il passé si la personne n'avait pas fait de longues études ? Et cette question reviendrait à organiser une investigation méthodique : que se passe-t-il comparativement, en matière de posi-

EXPLIQUER, INTERPRÉTER, COMPRENDRE

tionnement professionnel, quand on fait *versus* on ne fait pas de longues études. Cette démarche – relevant d’une rationalité objective par justesse – pourrait dès lors nous porter à modifier notre interprétation initiale apparemment évidente – relevant d’une rationalité subjective par rapport à une fin –, et basée sur l’idée de connexion entre longueur des études et obtention d’un statut professionnel élevé. Et, toujours par exemple, nos résultats pourraient nous mener vers une reformulation de l’hypothèse initiale, reformulation liée à ce qui – aujourd’hui, et en dehors de la longueur des études – serait causalement en connexion avec l’accès à un positionnement professionnel prestigieux. La démarche scientifique permet ainsi *in fine* de modifier, *via* « l’explication compréhensive » méthodique, « la compréhension explicative » initiale du sens : la démarche en effet redresse – si nécessaire – une compréhension fondée sur *les attentes qu’on a nourries subjectivement par rapport au comportement des objets* par une compréhension fondée sur *les attentes qu’on a nourries objectivement par rapport au comportement des objets*. Ou, autrement dit, les résultats scientifiques sont à même de proposer une compréhension fondée sur un idéal type de rationalité différent de l’idéal type de rationalité initialement mobilisé.

Que retenir des propositions de Weber ? Trois aspects sont essentiels à mes yeux. On trouve avant tout chez Weber le refus d’une dérive postmoderniste, refus qui se

traduit par l'importance qu'il donne à *la méthodologie de la recherche* tout en affirmant la spécificité des sciences historico-sociales, spécificité fondée sur la compréhensibilité. Le premier aspect essentiel repose donc sur la nécessité *de compléter* la compréhension empathique par le recours aux données empiriques : une médiation méthodique est nécessaire, qui assure à l'étude des phénomènes humains et sociaux le statut de science.

Le deuxième aspect relève de la conception que Weber propose de *la causalité* : celle-ci relève de l'observation de régularités locales qui expriment *en l'état* les relations entre systèmes symboliques et modalités de l'action. Il ne s'agit en aucune manière de référer, à partir de ces constats, à un quelconque déterminisme culturel qui fonctionnerait tel un déterminisme matérialiste : les sciences historico-sociales n'ont pas pour objectif de découvrir des « lois » mais bien de saisir des façons particulières d'être au monde, que traduisent des liens statistiquement repérables entre valeurs et activité, *sans pour autant contraindre* l'action individuelle. Et, en ce sens, l'action individuelle collabore potentiellement à modifier les régularités observables en un lieu et en un moment de l'Histoire d'une collectivité.

Le troisième aspect renvoie à *la question des valeurs* qui, actives dans le monde auquel appartient le chercheur, orientent tendanciellement sa propre action. Ce point me semble particulièrement important car il fonde non seulement les limites des sciences sociohistoriques,

EXPLIQUER, INTERPRÉTER, COMPRENDRE

mais aussi la posture du chercheur. En effet, Weber affirme clairement qu'il ne peut y avoir d'analyse scientifique objective des faits sociaux, dans le sens d'une analyse qui serait indépendante des points de vue qui entrent dans la constitution même des objets de la recherche. Et il prône sur cette base le principe de *neutralité axiologique* du chercheur, c'est-à-dire à la fois la nécessité de concevoir que la science ne peut servir d'arbitre dans la pluralité des valeurs, et l'importance de la méthode. Cette absence d'indépendance signifie donc – Weber le reconnaît – que la sélection des objets et des dimensions d'analyse de l'objet est elle-même tributaire de l'intérêt du chercheur dans un univers d'intérêts auquel il participe. Mais elle signifie aussi – et Weber ne le thématise pas – que la notion de neutralité axiologique est *elle-même* liée à un système de valeurs. Ce point est traité par Apel en ces termes :

Max Weber devint (...) un des fondateurs du système idéologique de complémentarité, aujourd'hui dominant à l'Ouest, qui combine un scientisme et un pragmatisme publics avec un existentialisme privé (2002, p. 36).

De ce dernier point, il convient de retenir, avec Apel et en critique du principe de neutralité axiologique prôné par Weber, que le rapport aux valeurs est nécessairement intégré dans toute activité signifiante, que celle-ci relève de la construction des connaissances quotidiennes ou de celle des connaissances savantes.

MARIE-NOËLLE SCHURMANS

Le dernier auteur que j'ai sélectionné pour son rôle central dans l'émergence de la posture interprétative est Alfred Schütz (1899-1959) : il va développer les perspectives dilthéenne et wéberienne en s'attachant à préciser la notion de *signification*, et à fonder *méthodologiquement* la démarche de recherche. Ce qui fait écrire à Zaccai-Reyners que, aux yeux de Schütz,

le problème *scientifique* de l'accès du chercheur à la signification que les individus confèrent à leur environnement et aux actions qu'ils y effectuent (...) ne peut faire l'économie d'une théorie de l'intercompréhension et de l'autocompréhension *naturelles* dans le monde social (1996, pp. 11-12 ; pour une présentation d'ensemble, pp. 9-51).

Moins centré que Dilthey sur la problématique des processus psychologiques, Schütz situe son objet d'études à l'intérieur d'une « intersubjectivité mondaine », c'est-à-dire qu'il aborde l'élaboration et la transmission des significations *dans un monde socio-historique* déjà constitué : un savoir est disponible dans le monde des sujets empiriques ; les individus orientent leurs conduites sur la base de leurs interprétations, qui reposent elles-mêmes sur *une réserve de connaissance disponible* ; et celle-ci se constitue à la fois sur la base de l'expérience antérieure et sur celle de ce qui nous a été transmis durant notre socialisation.

Pour Schütz, la signification est dès lors définie comme :

EXPLIQUER, INTERPRÉTER, COMPRENDRE

le résultat d'une interprétation d'une expérience passée que l'on envisage réflexivement à partir d'un Maintenant. Aussi longtemps que je vis dans mes actes, orientés vers leurs objets, ils n'ont aucune signification. Ils l'acquièrent si je les saisis comme expériences bien circonscrites du passé, et donc rétrospectivement (1932, in Zaccai-Reyners, 1996, p. 34).

Ce point me semble particulièrement important dans la mesure où il exprime que *le monde* dont parle Schütz n'est pas à considérer sous l'angle d'une ontologie : c'est *la signification des expériences* qui constitue la réalité à laquelle nous avons accès. Et ce point a pour conséquence que « la signification de l'expérience comme son interprétation varieront en fonction des intérêts pragmatiques du Moi » (Zaccai-Reyners., 1996, p. 34), intérêts chaque fois relatifs à l'ici-maintenant d'une situation. On perçoit bien, sur cette base, la filiation entre Schütz et l'interactionnisme symbolique. Une telle perspective, en effet, réfute tout jugement d'invalidité des interprétations de l'expérience vécue, invalidité qui serait rapportée à leur variabilité. Tout au contraire, saisir l'orientation de l'action sur la base de sa signification implique la saisie d'une interprétation de la situation vécue.

La perspective schützienne ne porte pas pour autant vers une dérive relativiste. Sur le plan de l'auto-compréhension, d'une part, notre expérience présente est à chaque fois l'occasion d'une mise en ordre réflexive et synthétique des expériences passées, mise en ordre qui se présente comme une « configuration de signification »

MARIE-NOËLLE SCHURMANS

et constitue les « schèmes de notre expérience », ou encore des *typifications* : « l'expérience vécue est renvoyée et identifiée à une objectivation déjà disponible dans le stock de schèmes propres au Moi » (1996, p. 35). Le plan de l'intercompréhension, d'autre part, permet de sortir du niveau ontogénétique, et de saisir, à travers la problématique de la socialisation, la constitution du sens commun.

Il convient dès lors, chez Schütz comme chez Dilthey, de donner toute sa place au langage. Le langage en effet est ce qui permet à chacun à la fois d'accéder aux ressources constituées par les typifications forgées dans l'expérience d'autrui, de stabiliser ses propres typifications, et de participer à la construction d'un monde commun en transmettant l'expérience propre. Le langage en effet est :

un système de schémas typificatoires de l'expérience qui repose sur les idéalizations et l'anonymisation de l'expérience subjective immédiate. Ces typifications de la subjectivité sont socialement objectivées, par quoi elles deviennent une composante de l'a priori social préalablement donné au sujet (Schütz & Luckmann, 1974, in Zaccari-Reyners, 1996, pp. 36-37).

Par conséquent, un processus de création réciproque est en jeu, dans lequel le langage joue un rôle majeur : dans l'élaboration des significations de l'expérience propre, dans la validation de l'expérience intersubjective, et dans la constitution du savoir collectif.

EXPLIQUER, INTERPRÉTER, COMPRENDRE

L'idée de sens commun cependant pourrait donner l'illusion d'un monde uniforme et partagé, sans différenciation. Mais ce n'est nullement ce qui ressort des développements de Schütz. Dans ma terminologie (Schurmans, 1990), je dirais en effet que les dimensions individuelle, groupale et sociétale sont clairement thématisées, ainsi que le sont les différents registres de la connaissance. En effet, Schütz développe l'idée de trois modes de structuration de l'expérience. La structure temporelle de l'expérience relève de la rencontre que fait chacun, dans le flux de la conscience, du temps cosmique, du temps biologique et du temps social, et elle constitue une biographie à chaque fois spécifique. La structure sociale de l'expérience est liée au processus de socialisation, et elle fait en sorte que chacun se situe par rapport à une dimension historique – relative aux mondes des contemporains, prédécesseurs et successeurs. La structure spatiale de l'expérience, enfin, diversifie la constitution du stock de connaissance propre à chacun, et ces différenciations entraînent celles des stocks de connaissances qui caractérisent des groupes sociaux distincts, à l'intérieur d'un même environnement socio-culturel, ainsi que celles des sociétés sociohistoriques.

A la suite de ces aspects de différenciation, un nouveau point apparaît central dans les développements de Schütz. J'ai mentionné en effet, jusqu'ici, la problématique de la constitution du *sens commun*, tant au niveau intra- qu'au niveau intersubjectif. Dans le stock de connaissances disponible dans le monde, Schütz distingue

cependant différentes couches de réalité. Parmi celles-ci, le monde de la vie quotidienne est certes central : caractérisé par le sens commun, il est forgé sur la base des expériences ordinaires que nous faisons de notre environnement. Mais d'autres couches sont relatives à des modalités différentes de l'expérience, telles que celle du rêve, celle de la pensée religieuse, ou *celle du savoir scientifique*. Cette précision théorique fonde, une nouvelle fois, une continuité entre les différents types de savoirs, et elle mène en ce sens à une interrogation de la rupture épistémologique, interrogation similaire à celle qu'avait engagée Dilthey. La pensée scientifique délimite effectivement, dans les termes de Schütz, une « province de réalité » c'est-à-dire une composante du savoir dont le contenu est spécifique, mais qui ne se constitue *pas différemment* des autres provinces. La spécificité de cette composante cependant est importante. Les structures temporelles, sociales et spatiales, qui offrent les conditions et le cadre de l'expérience subjective du monde, peuvent en effet être expérimentées « comme des transcendances du monde de la vie ». L'auteur considère donc que ces éléments peuvent être saisis « *par le biais de la réflexion menée dans l'attitude théorique* », mais que, dans l'attitude naturelle, ils sont « une composante nécessaire de tout horizon d'expérience sans advenir eux-mêmes au centre de l'expérience » (Schütz & Luckmann, in Zaccai-Reyners, 2003, p. 44).

EXPLIQUER, INTERPRÉTER, COMPRENDRE

On voit donc là toute la portée du point de vue de Schütz. A l'évidence, il s'oppose à la conception positiviste selon laquelle les connaissances quotidiennes constitueraient un obstacle épistémologique – un ensemble de « prénotions », dans les termes de Durkheim. A l'évidence aussi, ces connaissances sont un objet d'étude :

ce que les individus pensent de leur monde, à une époque donnée, dans une culture donnée, doit être étudié avec autant de minutie que les diverses traces objectives disponibles (Berthelot, 2001, p. 13).

Mais surtout, les connaissances quotidiennes prennent, dans la foulée de Schütz, *le statut de fondement* :

la connaissance 'ordinaire' est ce sur quoi s'enracine toute possibilité de compréhension du monde social. (...) Il ne s'agit plus d'endosser l'argumentaire de la phénoménologie mais d'interroger la cognition sociale, c'est-à-dire la manière dont les individus forment des 'concepts sociaux' (p. 13).

D'après Berthelot toujours, cette conception de la connaissance semble *aujourd'hui l'emporter* et, si elle est certes mise en œuvre dans des optiques différentes, elle a pour particularité de s'intégrer dans une définition de l'épistémologie comme *théorie de la connaissance* :

Si une connaissance est une croyance vraie et justifiée, l'épistémologie s'intéresse aux conditions constitutives de cette croyance comme telle – quel que soit son do-

MARIE-NOËLLE SCHURMANS

maine d'émergence, scientifique ou non scientifique (p. 14).

Cette *théorie de la connaissance* porte donc à l'analyse critique de la constitution des connaissances scientifiques tout autant qu'à celle des connaissances de sens commun, et elle met en lumière l'extrême importance de la réflexion pragmatique-transcendantale développée par Apel (cf. chapitre suivant) et à laquelle je me rallie.

Au terme de ce deuxième chapitre, ciblé sur l'émergence de la posture interprétative, je retiens donc bien sûr ce dernier point de vue qui fait de la connaissance ordinaire le fondement de la compréhension du social. Je retiens également l'importance du langage comme médium central de l'accès du chercheur à cette connaissance ordinaire. Et je réfute aussi les dérives post-modernistes qui tendent à dégager cet objet d'étude de l'appréhension scientifique, puisque j'adhère à l'importance de la méthode et de la théorie, importance sur laquelle a largement insisté Schütz ainsi que le résume Berthelot (*op. cit.*, pp. 253-254). D'une part en effet, « les sciences sociales se soumettent aux mêmes exigences de contrôle que les autres disciplines : vérification empirique, cohérence théorique ». D'autre part, l'objet des sciences sociales « porte sur les significations – données par les acteurs à leurs actes ou à ceux d'autrui. En ce sens il relève principalement de la *compréhension* comme expérience originaire du monde ». Enfin, à

EXPLIQUER, INTERPRÉTER, COMPRENDRE

la question – « comment former des concepts objectifs et une théorie vérifiable objectivement à partir de structures de signification ? », la réponse proposée par Schütz repose sur :

une méthodologie du modèle soumise aux critères suivants : 1) modélisation idéale de situations et de comportements typiques référant au sens postulé que lui donnent les acteurs ; 2) mise à l'épreuve de la 'consistance logique' du modèle et de son 'adéquation' aux situations sociales étudiées (Berthelot, *op. cit.*, p. 254).

C'est sur leurs retombées actuelles que s'ouvre à présent le dernier chapitre.

MARIE-NOËLLE SCHURMANS

CHAPITRE 3

LA COMPRÉHENSION : UN TROISIÈME ESPACE DE PENSÉE ET DE PRATIQUE

Mes développements ont dressé, en face à face, deux projets contrastés. Le premier, pour révolutionnaire qu'il fût, a pris belle place dans un paysage académique qu'il a progressivement dessiné. Il s'identifie aux Lumières, défend ses intérêts acquis, et s'oppose à ce qui interroge une légitimité gagnée de haute lutte contre ce qu'il dénonce : toute forme d'obscurantisme. Ses ennemis de tout temps sont les idées toutes faites, les croyances, la subjectivité : il s'agit de rompre avec le registre des prénotions pour appliquer un principe méthodologique essentiel, celui de l'ignorance méthodique. Ce projet se dote donc d'outils d'observation pour créer sa distance envers les illusions du sens commun, et affirmer le cœur de son identité : l'objectivisme du rationalisme expérimental. Il s'est bien sûr décliné de multiples façons et, quand il accepte de faire place à l'interrogation philosophique, il offre avec bonheur la multiplicité de ses fa-

cettes, de ses doutes et de ses reformulations (Franck, 1994 ; Franck, 1995). Parfois cependant, il ne l'accepte pas et, comme dans toutes les entreprises humaines, il se rabat sur une orthodoxie rigide : c'est le cas chaque fois que ses défenseurs font l'impasse sur la réflexion épistémologique. Cette attitude se traduit bien souvent par une simplification qui s'exprime lorsque le projet compréhensif se trouve réduit à de vagues notions stéréotypées, tels « les méthodes qualitatives » ou « le pré-scientifique ». Ceci peut – je l'ai signalé déjà – avoir des conséquences graves : ceux qui se réclament de l'activité scientifique sans pour autant céder à l'orthodoxie ou à son mimétisme (il n'est pas si difficile de mimer la raison expérimentale quand on la connaît bien...) sont aujourd'hui encore pénalisés en termes de crédits, de surface académique, de légitimité... Et j'en ai, moi aussi, fait l'expérience.

Le second projet n'a pu apparaître que lorsque que la légitimité du premier s'est vue assurée. Le discours scientifique lui-même s'est alors autorisé à exprimer ses propres contradictions : le doute quant à la similarité des phénomènes humains et des phénomènes de la nature pouvait émerger. Le face à face antagoniste des deux projets est donc lui-même l'objet d'un questionnement. En témoigne par exemple, la solidarité sous-jacente que traduisent les efforts de dialogue et de positionnement réciproque, notamment par le biais des conceptions de la causalité et de l'importance de la méthodologie. En témoigne également l'existence d'antagonismes

EXPLIQUER, INTERPRÉTER, COMPRENDRE

partagés. Pensons ici, par exemple, aux explications créationnistes du monde qui aujourd'hui cherchent à s'affirmer comme explication « vraie », face à l'évolutionnisme : se dotant d'un vernis scientiste, un tel discours offusque l'ensemble de la communauté scientifique.

Par ailleurs, si certaines positions objectivistes irréfléchies déniaient parfois toute pertinence scientifique au projet compréhensif, des simplifications sont également à l'œuvre à l'intérieur de la perspective compréhensive : elles s'expriment chaque fois que la réflexion philosophique et épistémologique disparaît au profit d'aspects techniques. Une diversification des points de vue, interne aux perspectives compréhensives, est donc présente également, et elle suscite elle-même débats et conflits. Ainsi, la tendance post-moderniste prônée par certains se trouve-t-elle en tension avec l'exigence méthodologique recherchée par d'autres.

Mon propos se situe donc nécessairement dans ce débat général concernant ce qui est légitime ou non de faire dans le cadre de l'activité scientifique. Et il relève, bien évidemment, d'un point de vue propre. C'est donc *ce point de vue* que je vais développer, suite aux critiques et positions des auteurs précédemment consultés et sur la base des propositions de Apel. Cette proposition a ceci de particulier : elle cherche à dépasser le face à face entre explication et compréhension, face à face qui organise « la controverse centrale des sciences humaines »

(Apel, 2002)⁵. L'auteur va en effet reformuler complètement la problématique à partir d'une réflexion transcendantale – réflexion portant sur les conditions de possibilité de la connaissance –, en allant dans le sens d'une complémentarité des postures relatives à l'explication causale et à la compréhension herméneutique, complémentarité fondée sur « l'intérêt émancipatoire de la connaissance ».

Son travail identifie donc une *conception renouvelée de la compréhension*, à laquelle je me rallie (Schurmans, 1998 ; 2003). Cette conception n'identifie plus la compréhension à la seule posture interprétative, mais elle construit ce que l'on peut considérer comme *un troisième espace* de pensée et de pratique, celui des *sciences sociales critico-reconstructives*, dans lequel je situe mon propre projet de connaissance. Pour schématiser cette position, je dirai donc qu'il convient d'abandonner ici la signification du terme de compréhension telle que portée par les auteurs présentés dans le deuxième chapitre (« compréhension 1 »), et de s'engager, à la suite de Apel, vers une nouvelle signification de ce terme (« compréhension 2 »). Cette nouvelle signification n'est pas simple : reconstruisons-la progressivement.

La controverse centrale des sciences humaines prend naissance en opposition à la conception hégémonique

⁵ Pour une excellente présentation synthétique de l'ouvrage de Apel, voir Genard (2003).

d'une mission des sciences humaines, calquée sur celle des sciences de la nature et thématisée par le positivisme. Selon celle-ci, il convient de décrire les phénomènes sociaux sur le mode de la factualité (*a* varie, *b* varie), de vérifier empiriquement des hypothèses relatives à des enchaînements causaux entre ces phénomènes (les variations de *a* entraînent les variations de *b*), en adoptant pour ce faire un principe de falsifiabilité des pronostics (si, quand je fais expérimentalement varier *a* – ou que j'observe que des variations adviennent dans *a* –, je n'observe pas les variations attendues de *b*, alors mon hypothèse est invalidée).

La controverse apparaît donc avec l'émergence d'un questionnement : *les objets* des sciences sociales ne seraient-ils pas différents de ceux des sciences de la nature ? Questionnement auquel certains ont répondu par la négative en réaffirmant ainsi leur adhésion à la première conception, et auquel d'autres ont répondu par l'affirmative. Parmi ceux-ci, deux tendances se distinguent.

Selon la première, les objets sont si différents qu'une connaissance positive les concernant est impossible. Ce point de vue tend à nier aux objets sociaux la possibilité d'être scientifiquement étudiés, dans la mesure où les significations ne peuvent être ramenées à des choses observables. Elle en vient donc indirectement à confirmer la synonymie entre science et posture objectivante. Et elle aboutit à ce que j'ai nommé la dérive post-moderniste (« voie existentialiste », dans les termes de

Apel). Relevons, à titre d'exemple, que cette dérive est imputée par Berthelot (2001, p. 509) à la conception de la compréhension défendue aujourd'hui par Maffesoli (1996).

Selon la seconde tendance, les objets sont différents, mais ils *peuvent* relever de l'étude scientifique. Ce point de vue inféode une telle potentialité à l'identification des *objets propres* aux sciences sociales *et* à l'identification de *méthodes propres* adaptées à la spécificité des objets. C'est l'option qu'ont suivie Dilthey, Weber et Schütz, en développant des propositions méthodologiques intéressantes. Mais c'est aussi, hélas, celle qui organise les simplifications malheureuses qui consistent par exemple à rabattre ces méthodes propres à l'usage de méthodes qualitatives. Notons ici que cette conception est présente par exemple dans certains des propos actuels de Pourtois et Desmet (1997).

L'ensemble de ces points de repère constitue donc l'espace de *controverse* qui, au-delà de formulations différentes, agite la communauté scientifique depuis la fin du XIX^e siècle. Et c'est bien sur cette controverse que se penche Apel. Pour sortir de la logique du face à face comme de celle de la négation de pertinence, il convient d'après lui de *poser le problème de façon radicalement différente*. Les perspectives ontologiques, c'est-à-dire les perspectives centrées sur la différenciation des objets, ne peuvent en effet permettre d'après lui de lever le doute quant à la scientificité des méthodes défendues par les sciences sociales en différenciation de celles des

sciences de la nature. Au lieu de se centrer sur question de la présence – ou de l’absence – d’éléments objectivables dans la démarche interprétative, il va dès lors examiner *ce qui, dans la démarche objectivante, relève de l’interprétation* (ou de *l’herméneutique*, dans les termes de Apel). Il va donc, pour se faire, nous entraîner dans une réflexion transcendantale ciblée sur les conditions de possibilité de la démarche objectivante elle-même.

L’auteur relève un *premier acquis*, insuffisant à ses yeux, mais qui a pour qualité de faire sortir la réflexion de la perspective ontologique. Il s’agit du point de vue néo-wittgensteinien qui, thématiqué par von Wright (1971), porte sur la dualité des significations que soulève la question « pourquoi ? ». Cette question en effet signifie « pour quelle causes ? » aussi bien que « pour quelles raisons ou quels motifs ? ». Ces deux questions relèvent, d’après von Wright, de deux jeux de langage différents et, à ce titre, engagent deux cadres généraux de la conceptualisation du monde. Le premier entraînerait une sémantique organisée autour de termes tels que causes, événements, régularités, observation ; le second, autour de termes tels que motivations, intentions, actions, sens, normes. Chacun de ces registres sémantiques serait ainsi relié à une constitution d’objet spécifique et à des attentes de validation distinctes. Plutôt qu’un dualisme ancré ontologiquement, von Wright propose donc un dualisme fondé *dans le langage*.

Pour sortir de cette nouvelle opposition, Apel va retraduire ce premier acquis en proposant l'hypothèse d'une *complémentarité* « phénoménologique et langagière de la réalité ». Il relève tout d'abord que, parmi les expériences que nous faisons quotidiennement, deux grands types d'expérience peuvent être identifiés, et qu'ils sont constitutifs de deux types de postures, complémentaires puisque nous les alternons et les combinons. La première constitue une posture objectivante : dans une interaction avec un tiers, je peux prendre ce qu'il me dit comme un effet ou un symptôme (ex. : s'il développe cette opinion sur le mariage, c'est parce que ses parents ont divorcé...); et la seconde, une posture communicationnelle : je peux prendre ce qu'il me dit comme une prise de position sous-tendue par un ensemble de bonnes raisons, et susceptible de modifier les raisons qui étayaient ma propre position (ex. : son opinion sur le mariage est sensée, et elle m'apporte des arguments qui questionnent la mienne...).

L'expérience commune de cette complémentarité traverse donc les actes de connaissance que nous mettons en œuvre dans la vie quotidienne : elle est anthropologiquement fondée. Ce constat va entraîner Apel à rechercher la présence de cette complémentarité dans les actes de connaissance scientifiques relevant de l'analyse causale. La validation de son hypothèse en effet va reposer sur l'identification de l'articulation des postures objectivante et communicationnelle dans la construction d'un savoir *relevant de l'explication*.

EXPLIQUER, INTERPRÉTER, COMPRENDRE

Pour procéder à cette identification, Apel va construire une « architectonique » de *quatre formes de rationalité* adossées l'une à l'autre, et qui vont lui permettre d'éclairer l'arrière-fond de la pensée causaliste. La première est celle de (1) la *rationalité scientifique de l'analyse causale*, et elle se trouve explicitement exprimée dans le concept de causalité empiriquement vérifiable. Cette première forme de rationalité présuppose cependant (2) la *rationalité technologique de l'acte rationnel par rapport à une fin*. En effet, elle est solidaire de la pensée technique visant à manipuler des systèmes maîtrisables, ainsi que l'indique bien l'articulation expliquer-prévoir-agir, thématisée notamment par Comte. Le lien entre la *capacité d'agir* et l'*agir rationnel par rapport à une fin* est également établi par « l'action finalisée et maîtrisée dans son déroulement », cette action étant particulièrement visible dans l'organisation des dispositifs expérimentaux. Comme le résume Genard :

L'intérêt de connaissance formalisé dans les sciences de la nature trouve donc son fondement dans l'expérience phénoménologique de la manipulation de choses et de l'action sur celles-ci. (...) *L'idée de capacité d'agir est donc une présupposition nécessaire du concept de nécessité causale* (2003, p. 98 ; je souligne).

Cette deuxième forme de rationalité présuppose à son tour (3) la *rationalité herméneutique*, c'est-à-dire la compréhension mutuelle des bonnes raisons permettant d'admettre des hypothèses. En effet, le lien entre l'agir

technique et l'agir rationnel par rapport à une fin se construit sur la base d'une réflexion sur le bien-fondé des objectifs de la recherche, sur celui des techniques de validation adoptées, ou sur celui de la formalisation même de la causalité. Et ceci est clairement manifeste lorsqu'on réfère aux controverses et aux critiques qui caractérisent le champ scientifique et qui traduisent, d'après Apel, la présence active du contexte communicationnel. En effet, les objections faites par un collègue à mes résultats de recherche ne relèvent pas de la question « pour quelles causes ? », mais bien de celle « pour quelles raisons ou motifs ? ». De telles objections sont donc considérées comme des assertions pourvues de sens qui poussent « à saisir les raisons que mon interlocuteur oppose à ma manière de travailler » (Genard, 2003, p. 99).

Ce point est particulièrement intéressant à mes yeux : dans le cadre des procédures communément mises en œuvre par la raison expérimentale, le moment réflexif relatif à la genèse des hypothèses reste en effet souvent circonscrit à un moment considéré comme préscientifique et de peu d'intérêt. De la même façon, le débat critique sur la sélection des méthodologies est peu thématiqué. Apel critique une telle opacité, en ce qu'elle renvoie à d'apparentes évidences *scientistes*. A ses yeux, l'opacité de la démarche repose sur une conception de la méthode comme « donné » plutôt que comme « idéal régulateur ». Tout au contraire, la construction d'une démarche repose sur une réflexion fondamentale qui

exprime la présence du questionnement herméneutique à l'intérieur de la démarche scientifique.

L'articulation de ces trois premières formes de rationalité démontre donc déjà clairement la complémentarité des postures explicative et herméneutique (ou interprétative) : la première présuppose la deuxième, qui présuppose elle-même la troisième. Mais Apel va compléter son architectonique par une nouvelle forme de rationalité – (4) la *rationalité éthique* – qui va lui permettre de fonder fermement l'inscription du moment herméneutique à l'intérieur du champ scientifique, et éviter ainsi que ce moment puisse être renvoyé à une étape préscientifique : il s'agit, pour l'auteur, de libérer définitivement l'activité scientifique des conceptions scientistes qui l'imprègnent. Cette rationalité éthique est donc, d'après lui, présupposée par la rationalité herméneutique, et elle relève des « conditions de possibilité d'une entente réussie ». Il faut autrement dit que *quelque chose qui en vaille la peine* sous-tende le travail de compréhension mutuelle. Pour établir clairement ce fondement normatif, Apel procède alors à l'identification des intérêts de connaissance qui s'expriment dans les questions que se posent les humains. Un dernier développement est par conséquent nécessaire pour adhérer à l'ensemble de ses propositions.

En montrant que la posture objectivante intègre la posture herméneutique, Apel a – dans la réflexion que je viens de relater – indiqué qu'un premier intérêt de connaissance, soit l'intérêt de contrôle sur le monde, impli-

quait un intérêt sous-jacent de compréhension mutuelle, relative aux bonnes raisons d'agir de telle ou telle façon et orientant l'organisation de l'action. Il va montrer alors que l'éclaircissement de ce deuxième intérêt – *l'intérêt d'orientation de l'agir* –, doit passer par une reformulation du contexte dans lequel s'effectue l'acte de connaissance. Sa démonstration l'entraîne à réfuter la conception kantienne d'une relation binaire entre le sujet épistémique et l'objet et, en se basant sur Peirce, à proposer une structure ternaire : « *x* explique *y* pour un auditoire *z* »⁶. Apel indique par là qu'une question, à laquelle est proposée une élucidation, émane toujours d'un *contexte de questionnement collectif*. Cet argument pointe donc, par la prise en considération du contexte social de questionnement, vers l'idée de *valeur collective* de la construction d'un savoir. Et, pour étayer cette idée, Apel développe les exemples de *self-fulfilling* et de *self-denying prophecies*⁷. Ces exemples démontrent en effet combien les résultats de recherches scientifiques, ou même la perception des attentes des chercheurs, orientent les conduites des acteurs, de par la signification que prennent ces résultats ou attentes dans le contexte de la vie quotidienne. Les questions que se posent les cher-

⁶ Relevons ici que Moscovici (1972) a formulé cette même idée en proposant, dans le cadre de la psychologie sociale et en particulier dans celui de la théorie des représentations sociales, la relation triangulaire « ego-objet-autrui ».

⁷ Respectivement : prophétie s'auto-réalisant ou s'auto-annihilant.

EXPLIQUER, INTERPRÉTER, COMPRENDRE

cheurs traduisent des questions qui se posent dans le monde, et qui sont elles-mêmes liées à un questionnement normatif relatif à l'orientation de l'action.

L'intérêt de contrôle et l'intérêt d'orientation de l'agir se complètent donc, selon Apel : la compréhension du sens de l'action et l'explication causale s'enrichissent mutuellement. A l'appui, l'auteur (2002, p. 284) réfère à deux nouveaux exemples : la critique des idéologies par Marx – « reconstruction critique de l'histoire des sociétés » – et la psychanalyse freudienne – « reconstruction critique de l'histoire des vies individuelles ». Il relève en effet que la configuration méthodologique commune aux deux approches consiste

à construire une médiation heuristique partielle et à procurer un approfondissement à la compréhension auto-réflexive de soi et, par là, à la compréhension des formes d'action humaine en général en passant par le détour d'une explication causale distanciée des motifs réifiés et donc soustraits au premier abord à la compréhension (p. 284).

Apel parle ici de fonction compensatrice : elle réside dans le rôle méthodologiquement pertinent de l'auto-réflexion.

Les éléments sont dès lors en place pour identifier le troisième intérêt de connaissance, *l'intérêt émancipatoire de la connaissance*, relatif à la rationalité éthique. Le bilan que fait Apel au terme de ses développements lui permet en effet de distinguer *deux types de sciences sociales*. Les premières, dont la psychologie expérimen-

MARIE-NOËLLE SCHURMANS

tale fournit un bon exemple, constituent les *sciences quasi nomologiques*, construites en vue d'établir des pronostics et de guider les conduites. Ces sciences relèvent cependant de cas-limites pour deux raisons. D'une part parce que, en sciences sociales et politiques, l'isolement des dispositifs expérimentaux n'est pas réalisable. D'autre part – et surtout –, parce que :

en raison des liens entre analyse causale et agir technique, les sciences humaines objectivantes (dont l'objet cesserait d'être articulé à la compréhension) ont partie liée avec une ambition de contrôle et de manipulation, c'est-à-dire avec des formes de pouvoir technocratique (Genard, 2003, p. 99).

Les secondes sont les sciences critiques et reconstructives,

pour lesquelles la connaissance de quasi-lois est le support d'une appropriation possible, appropriation des régularités en motifs compréhensibles, et discutables ou amendables (p. 101).

La définition même des sciences critico-reconstructives repose, on le voit, sur trois éléments clefs. Le premier relève d'une conception du sujet épistémique : le *sujet* de la connaissance ne renvoie plus, comme dans la perspective kantienne, à une conscience en général. Loin d'être « autarcique et clos sur soi », il doit tout au contraire inclure nécessairement « l'idée de la *communauté communicationnelle* comme *sujet de la compréhension du sens* » (Apel, 2002, p. 317). Le

EXPLIQUER, INTERPRÉTER, COMPRENDRE

deuxième porte sur les conditions de validation des connaissances scientifiques : « la *possibilité de former des consensus* dans une communauté illimitée de communication doit (...) être prise en compte, de façon principale, parmi les conditions constitutives de possibilité d'une quelconque vérité » (p. 317). Le troisième enfin fonde la complémentarité entre l'intérêt technique et l'intérêt herméneutique sur un troisième intérêt : *l'intérêt émancipatoire de la connaissance*. Ces trois éléments clefs contribuent donc clairement à ce que les sciences critico-reconstructives reposent sur la rationalité éthique.

MARIE-NOËLLE SCHURMANS

OUVERTURE

Le face à face entre la raison expérimentale et la raison interprétative n'est, suite aux développements de Apel, pas possible.

La conception moniste, soutenant une synonymie entre raison expérimentale et activité scientifique, n'est en effet plus défendable. Et la conception dualiste, soutenant une différence ontologique entre sciences de la nature et sciences de l'humain, ne l'est pas plus. L'argument de ce renversement de perspective repose – nous l'avons vu – sur *la réflexion transcendante*, en ce que celle-ci fait apparaître la présence de la rationalité herméneutique dans l'ensemble des démarches scientifiques, ainsi qu'une commune – et nécessaire – inféodation à la rationalité éthique.

Ce renversement pose cependant la question de la différenciation entre l'activité scientifique et la construction des connaissances quotidiennes. Les opérations cognitives que nous élaborons dans notre vie de tous les jours, en effet, font appel également à l'attribution de causalité, à l'orientation de l'action, à l'investigation des motifs

et des raisons d'agir, et au fondement normatif de cet agir.

C'est sur la méthodologie que repose cette différenciation. Méthodologie qui doit cependant être envisagée au sens large, c'est-à-dire échapper à une appréhension réductrice centrée sur la technicité. Il s'agit en effet d'adopter une conception de la méthode qui intègre *une réflexion critique* concernant la définition de l'objet de recherche, la construction de l'information et la restitution des résultats (Schurmans, 2006). Cette réflexion est seule, d'après moi, à pouvoir approcher le fondement éthique préconisé par Apel et à s'ouvrir sur *l'idéal* que constitue cette *communauté communicationnelle* désignée, par le même auteur, comme *sujet de la compréhension du sens*.

Ce point de vue pointe donc vers la responsabilité du chercheur et, en particulier, vers l'indissociabilité de son action et des rapports de force qui font de toute connaissance un enjeu potentiel de pouvoir. Cette responsabilité, en conséquence, est *politique* ; et cette caractéristique apporte tout son sens à *la fonction émancipatoire de la connaissance* défendue par Apel.

Envisager la définition de l'objet sous l'angle de l'intérêt émancipatoire de la connaissance entraîne en effet à réfléchir à ce qu'une connaissance permet d'infléchir. Mon travail, en tant que chercheur, va-t-il dans le sens d'une réduction des inégalités et des injustices sociales ? D'une mise en doute d'un fondement « en nature » des différences de destinées ? D'une ha-

EXPLIQUER, INTERPRÉTER, COMPRENDRE

bilitation à piloter l'action ? D'un accroissement de l'actorialité par le dévoilement de l'origine des déterminismes et la visibilisation des possibles ? De la mise en lumière d'un espace d'action ?

Ce questionnement s'appuie sur l'interactionnisme historico-social – développé à partir de l'impulsion de Vygotsky (1999, 1927 ; 1997, 1934) – pour lequel la construction de la réalité, qui s'élabore au cœur de l'activité collective, est centrale. Ce fondement théorique est centré sur les différentes formes de mondes représentés (Habermas, 1987) en lesquels s'organisent les connaissances humaines issues des commentaires évaluatifs de l'activité (Bronckart, 1997). En tant que configurations de représentations collectives marquées par l'histoire des pratiques et des structures produites par des groupes humains, ces mondes constituent des mondes diversifiés et dynamiques. Diversifiés, dans la mesure où ils sont culturels ; dynamiques, dans la mesure où les commentaires évaluatifs de l'activité sont – de manière permanente – l'objet de mises en doute, de négociations et de ré-évaluations.

L'approche ici revendiquée est donc résolument conflictualiste. Sur un plan diachronique, la construction sociale des dimensions de l'activité sur lesquelles se concentrent les investissements collectifs – construction liée aux conflits d'intérêts historiques entre groupes – est certes consolidée par les institutions. Mais ces investissements sont aussi l'objet de changements, perceptibles sur le long terme : ils sont l'objet, en synchronie, de

MARIE-NOËLLE SCHURMANS

transactions sociales constantes par lesquelles les mondes institués se transforment sous l'action instituant des acteurs sociaux (Schurmans, 2001).

Considérer la personne sous l'angle de son agir communicationnel signifie en effet l'appréhender en tant que productrice de sens, et affirmer ainsi que chacun d'entre nous dispose d'un pouvoir sur la définition des objets du monde : chacun participe, dans l'échange et la négociation, à cette entreprise collective qu'est la définition sociale de la réalité.

Dans cette acception, l'accent se trouve donc mis sur une dialectique entre la production de la société et les logiques reproductives qui la structurent. Le point de vue que je défends, en effet, cible la dynamique transactionnelle entre l'institué, d'une part, et l'activité instituant des personnes, d'autre part. Les résultats d'une recherche, dans cette optique, n'ont de pertinence que dans la mesure où ils s'insèrent eux-mêmes dans une dynamique de négociation. Ce qui implique de les porter dans les espaces de nos interactions effectives, celles de la « cité savante » tout comme celles de la vie quotidienne.

BIBLIOGRAPHIE

- Apel, K. O. (2002). *Expliquer-comprendre. La controverse centrale des sciences humaines*. Paris : Cerf.
- Berthelot, J.-M. (1988). *Les règles de la méthode sociologique ou l'instauration du raisonnement expérimental en sociologie*, Préface à E. Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*. Paris : Flammarion.
- Berthelot, J.-M. (1989). Principe de causalité et raisonnement expérimental chez Durkheim. *Revue philosophique*, 1, 25-50.
- Berthelot, J.-M. (1990). *L'intelligence du social*. Paris : PUF.
- Berthelot, J.-M. (1995). La place des Règles dans la sociologie française contemporaine (1945-1995). In M. Borlandi & L. Mucchielli, *La sociologie et sa méthode. Les Règles de Durkheim un siècle après*. Paris : L'Harmattan.
- Berthelot, J.-M. (2001). *Epistémologie des sciences sociales*. Paris : PUF.
- Borlandi, M. & Mucchielli, L. (1995). *La sociologie et sa méthode. Les Règles de Durkheim un siècle après*. Paris : L'Harmattan.
- Bronckart, J.-P. (1997). *Activités langagières, textes et discours. Pour un interactionisme socio-discursif*. Paris : Delachaux et Niestlé.

MARIE-NOËLLE SCHURMANS

- Bronckart, J.-P., Clémence, A., Schneuwly, B. & Schurmans, M.-N. (1996). Manifesto. Reshaping Humanities and Social Sciences. A Vygotskyan Perspective. *Swiss Journal of Psychology*, numéro spécial : Centenaire Jean Piaget.
- Cherkaoui, M. (1992). Mobilité. In R. Boudon (Ed.), *Traité de sociologie*. Paris : PUF.
- Delmotte, F. (2003). Max Weber : Comprendre et expliquer. In N. Zaccai-Reyners (Ed.), *Explication-compréhension. Regards sur les sources et l'actualité d'une controverse épistémologique*. Bruxelles : Ed. de l'Université.
- Dilthey, W. (1992). *Œuvres. Vol. 1 : Critique de la raison historique. Introduction aux sciences de l'esprit*, traduit et présenté par S. Mesure. Paris : Cerf.
- Durkheim, E. (1963). *Les règles de la méthode sociologique*. Paris : PUF.
- Franck, R. (Ed.). (1994). *Faut-il chercher aux causes une raison ? L'explication causale dans les sciences humaines*. Paris : Librairie philosophique Vrin.
- Franck, R. (Ed.). (1995). *Les sciences et la philosophie. Quatorze essais de rapprochement*. Paris : Librairie philosophique Vrin.
- Genard, J.-L. (2003). Quelques réflexions sur la solution proposée par K. O. Apel à la controverse expliquer-comprendre. In N. Zaccai-Reyners (Ed.), *Explication-compréhension. Regards sur les sources et l'actualité d'une controverse épistémologique*. Bruxelles : Ed. de l'Université.
- Greimas, A. J. (1976). *Sémantique structurale*. Paris : Seuil.
- Habermas, J. (1987). *L'agir communicationnel* (vol. 1 et 2). Paris : Fayard.
- Maffesoli, M. (1996). *Eloge de la raison sensible*. Paris : Fayard.

EXPLIQUER, INTERPRÉTER, COMPRENDRE

- Moscovici, S. (1972). *Introduction à la psychologie sociale*. Paris : Larousse.
- Ogien, R. (2001). Philosophie des sciences sociales. In J.-M. Berthelot, *Epistémologie des sciences sociales*. Paris : PUF.
- Petit, A. (1995). De Comte à Durkheim : un héritage ambivalent. In M. Borlandi & L. Mucchielli, *La sociologie et sa méthode. Les Règles de Durkheim un siècle après*. Paris : L'Harmattan.
- Pourtois, J.-P. & Desmet, H. (1997). *Epistémologie et instrumentation en sciences humaines*. Liège : Mardaga.
- Schurmans, M.-N. (1990). *Maladie mentale et sens commun. Une étude de sociologie de la connaissance*. Paris-Neuchâtel : Delachaux et Niestlé.
- Schurmans, M.-N. (2001). La construction sociale de la connaissance comme action. In J.-M. Baudouin & J. Friedrich (Ed.), *Théories de l'action et éducation*. Bruxelles : De Boeck.
- Schurmans, M.-N. (2003). *Les solitudes*. Paris : PUF.
- Schurmans, M.-N. (2008). Respect et irrespect. A propos de la construction d'une démarche de recherche. In N. Zaccà-Reyners (Ed.), *Les figures contemporaines du respect*. Bruxelles : Ed. de l'Université.
- Schurmans, M.-N. & Dominicé, L. (1998). *Le coup de foudre amoureux. Essai de sociologie compréhensive*. Paris : PUF.
- Vygotsky, L. S. (1997). *Pensée et langage*. Paris : La Dispute.
- Vygotsky, L. S. (1999). *La signification historique de la crise de la psychologie*. Paris : Delachaux et Niestlé.
- Weber, M. (1920/1964). *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Paris : Plon.
- Weber, M. (1959). *Le savant et le politique*. Paris : Plon.
- Weber, M. (1971). *Economie et société* (vol. 1). Paris : Plon.

MARIE-NOËLLE SCHURMANS

- Weber, M. (1992). *Essais sur la théorie de la science*. Paris : Presses Pocket.
- Wright von, G. H. (1971). *Explanation and understanding*. Ithaca : Cornell University Press.
- Zaccaï-Reyners, N. (1995). *Le monde de la vie. I. Dilthey et Husserl*. Paris : Cerf.
- Zaccaï-Reyners, N. (Ed.). (2003). *Explication-compréhension. Regards sur les sources et l'actualité d'une controverse épistémologique*. Bruxelles : Ed. de l'Université.

Marie-Noëlle Schurmans
Expliquer, interpréter, comprendre
Le paysage épistémologique des sciences sociales

Ce *Carnet* a pour objectif de faire le point sur les fondements épistémologiques des différentes démarches de recherche en sciences sociales. Il apporte les éléments réflexifs permettant au chercheur de guider son action et d'exposer le bien-fondé du processus pratique qu'il met en œuvre. Il vise également à permettre aux étudiants de situer d'un point de vue critique et comparatif les différents travaux auxquels ils sont confrontés.

Un premier chapitre est centré sur l'examen de *la posture explicative*, en ce qu'elle fonde les caractéristiques de la raison expérimentale en sciences sociales. L'auteur développe, dans le deuxième chapitre, l'émergence et les caractéristiques de *la posture interprétative*, issue du questionnement concernant la spécificité de l'humain. Ces présentations s'ouvrent – troisième chapitre – sur une redéfinition du projet des sciences sociales : *la compréhension*.

Professeure dans les domaines de la sociologie de la connaissance et l'épistémologie, **Marie-Noëlle Schurmans** conduit des recherches sur la construction sociale des sentiments et la régulation des conflits.

Carnets des sciences de l'éducation
FPSE – Université de Genève 2006
2^e édition 2011